Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre quinzieme

urn:nbn:de:bsz:31-89290

Visual Library

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUINZIE'ME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Myeile' fils d'Alemon, & habitant d'Argos, est accusé comme criminel, de vouloir quitter sa Patrie, contre la défense des Loix; & comme il étoit prêt d'être condamné, Hercule, qui lui avoit commandé de passer dans la Calabre, trouve le moyen de le faire absoudre. Ainsi Mycile continua son entreprise, & lorsqu'il fut en Italie, il fit bâtir une Ville, comme il lui avoit été ordonné, sur le rivage d'Esare, & la nomma Crotone, parce que Croton, qui avoit logé Hercule au retour de son voyage d'Espagne, étoit inhumé en cet endroit.

CEpendant la ville de Rome fut long-tems en peine à qui elle donneroit le pesant fardeau de l'Empire, & chercha long-tems un homme que sa vertu rendît

capable de ſuccéder à un ſi grand Prince. Mais enfin la renommée offrit Numa aux Romains, & leur ayant repréſenté ſes glorieuſes qualités, elle leur fit reconnoître qu'il étoit celui qu'ils cherchoient : ainſi l'illuſtre Numa monta ſur le Thrône, Prince ſage & religieux, mais au reſte il ne s'étoit pas contenté de ſçavoir parfaitement les loix & les inſtitutions des Sabins, chez qui il avoit pris naiſſance ; comme ſon eſprit étoit capable des plus grandes choſes, il conçut auſſi de plus hauts déſirs, & voulut connoître toute la nature. Cette paſſion qu'il avoit d'apprendre lui fit quitter ſon pays, & le fit paſſer chez les étrangers, dont il emporta les plus grands tréſors, puiſqu'il en apporta toutes les Sciences. Un jour, comme il étoit dans Crotone, qui eſt une ville Grecque, il demanda qui l'avoit fondée ſur les rivages de l'Italie. Alors un des plus vieux du pays qui ſçavoit bien l'antiquité, le contenta par ce diſcours. » On dit qu'Hercule, fils » de Jupiter, revenant d'Eſpagne, riche » des bœufs & du butin qu'il avoit pris ſur » Gerion, dont il s'étoit rendu victorieux, » vint aborder heureuſement au port de » Lacinie ; qu'après avoir mis ſes troupeaux » dans les pâturages qui en étoient pro- » ches, il ſe retira dans le logis de Cro- » ton, qui lui fit toute ſorte de bon accueil ;

» qu'il

» qu'il y demeura quelque tems pour se re-
» poser d'un si long voyage, & que quand
„ il en partit, il dit à un hôte si généreux,
„ que le bon traitement qu'il lui avoit fait
„ ne seroit pas au nombre des choses qu'on
„ met aisément en oubli; qu'il vouloit que
„ tous les siécles en conservassent la mémoi-
„ re, & que si sa maison étoit petite, ce
„ seroit quelque jour une grande ville où
„ habiteroient ses petits-fils; & certes sa
„ promesse fut véritable, & vous en
„ voyez les effets. Il y avoit autrefois un
„ homme dans Argos, le plus saint & le
„ plus aimé des Dieux qui fût de son tems,
„ il étoit fils d'Alemon, & on l'appelloit
„ Mycile: une nuit comme il dormoit,
„ Hercule se présenta à lui en songe, lui
„ commanda d'abandonner sa Patrie & de
„ venir habiter sur les rivages du fleuve
„ Esare, & le menaça de le punir, s'il
„ n'obéïssoit promptement: ce songe don-
„ na de la peur à Mycile, qui se réveille
„ en sursaut, & le sommeil & Hercule le
„ quitterent en un même tems: alors My-
„ cile commença à faire réflexion sur le
„ songe qu'il avoit eu, il se fit un grand
„ combat dans son esprit inquiété, un
„ Dieu lui commande d'abandonner son
„ pays; mais les loix de son pays lui dé-
„ fendent de l'abandonner, & la mort est
„ le châtiment de celui qui l'abandonne.
» Il

„ Il demeura durant tout le jour dans les
„ mêmes incertitudes, & lorſque la nuit
„ fut venue, il vit en ſonge le même Dieu,
„ qui lui fit les mêmes commandemens &
„ des menaces plus rigoureuſes : enfin il
„ en conçut une ſi forte appréhenſion,
„ qu'il ſe réſolut d'obeïr, & en même-
„ tems il commença à ſe diſpoſer de par-
„ tir & à faire les préparatifs de ſon voya-
„ ge.

„ On n'eût pas ſi-tôt découvert ſon deſ-
„ ſein que toute la ville en fit des murmu-
„ res: on l'accuſa comme coupable d'avoir
„ mépriſé les loix ; & lorſqu'il eût été con-
„ vaincu, il recourut au dernier ſecours
„ de ceux qui n'en eſperent plus : il leva
„ les mains & les yeux au Ciel, & fit
„ cette priere à Hercule qui l'avoit en-
„ gagé dans le péril. O toi ! dit-il, qui as
„ vaincu tant de monſtres, à qui douze
„ travaux ont fait mériter le Ciel : ô Hercu-
„ le ! donne-moi du ſecours ; car m'ayant
„ commandé ce crime, eſt-il de ta gloire
„ que j'en ſois puni ? c'étoit autrefois la
„ coûtume, que quand on vouloit abſoudre
„ ou condamner des criminels, ceux qui
„ étoient d'avis qu'on les renvoyât abſous,
„ mettoient dans une Urne chacun une
„ pierre blanche, & quand on vouloit les
„ condamner, on y mettoit des pierres
„ noires. Toutes les opinions furent donc
„ ſi

„ si contraires à Mycile, qu'il n'eut que
„ des pierres noires, & que chacun con-
„ clut à sa mort; mais la puissance d'Hercu-
„ le parut en cette occasion; car lorsqu'on
„ versa ces pierres de l'urne, de noires
„ qu'elles avoient été quand on les y avoit
„ jettées, on les retira toutes blanches.
„ Ainsi le Criminel fut absous avec gloire,
„ puisqu'il fut sauvé par un miracle. Il en
„ fit des sacrifices à Hercule qui avoit été
„ son protecteur, & quand il eut le vent
„ favorable, il s'embarqua pour son voya-
„ ge sur la mer Ionienne: il vit Tarente en
„ passant, il vit Syrabis, le Neethe, les
„ eaux de Thuri, Nemese, & les campa-
„ gnes du vieux Iapix, & enfin après
„ avoir quelque tems côtoyé la terre, il
„ se rendit à l'embouchure du fleuve Esa-
„ re où les Destins lui avoient marqué une
„ nouvelle habitation. Il trouva assez près
„ du lieu où il étoit venu prendre terre, la
„ sépulture de Croton, sur laquelle il fit
„ bâtir cette ville par le commandement
„ d'Hercule, & lui donna le nom du
„ mort dont ce tombeau gardoit les os.
„ Voila ce qu'on dit de plus certain de l'o-
„ rigine de cette ville, & la raison que l'on
„ rend de voir une ville Grecque sur les
„ frontieres de l'Italie. „

FABLE

FABLE DEUXIE'ME.

ARGUMENT.

Pythagore ayant quitté Samos son Pays, vient en Italie, & se retire à Crotone. Il y enseigne sa doctrine, qu'Ovide déduit en plusieurs Fables, qui n'ont pas besoin d'argumens; & la réputation de ce Philosophe y attire Numa pour l'entendre.

IL y avoit alors dans Crotone un homme divin, qui étoit de Samos, & qu'on appelloit Pythagore. Il avoit quitté son pays pour n'être pas esclave des Tyrans qui y commandoient, & s'en étoit lui-même banni par la haine qu'il avoit pour eux. Bien que ce grand homme fût sur la terre éloigné des Cieux & des Astres, il monta pourtant jusqu'aux Dieux par la force de son esprit, & vit enfin par les yeux de l'ame ce que la nature sembloit réserver pour elle, & ce qu'elle cachoit aux yeux du corps. Quand il avoit acquis par son travail & par ses veilles quelques nouvelles connoissances, il ne cachoit point ces nouveaux trésors, il les prodiguoit à tout le monde, & en faisoit des leçons à ses disciples, qui avoient mis comme en oubli l'usage de la langue & de la parole pour l'en-

l'entendre & pour l'admirer ; ainsi il leur enseignoit l'origine de l'Univers, les principes de toutes choses, ce que c'étoit que la Nature, ce que c'étoit que Dieu-même, comment se faisoit la neige, comment se forment les foudres, si Jupiter ou si les vents excitoient ce grand bruit en l'air par le choc & par la compression des nuës, ce qui fait trembler la terre, quelle loi inviolable a réglé le cours des Astres, & enfin tout ce que la Nature, comme avare de ses plus grands biens, ne vouloit pas nous découvrir. Il fut le premier qui blâma les hommes de manger des animaux, & le premier qui leur fit ces instructions véritablement doctes & belles, mais à quoi on ajoûta fort peu de croyance. » Hommes, dit-il, cessez enfin de souil-
» ler vos corps par des viandes détesta-
» bles ; la terre vous donne des bleds, les
» vignes vous donnent des raisins, les
» arbres vous donnent des fruits que leurs
» branches qui en sont chargées font des-
» cendre jusques dans vos mains, comme
» pour vous avertir qu'ils doivent être
» votre nourriture. Il y a des herbes que
» le feu rend de bon goût, & qui sont
» même délicieuses. On ne vous deffend
» pas le lait, vous avez l'usage du miel,
» qui sert en même tems au corps de nour-
» riture & de remede : enfin la terre pro-
» digue

» digue, vous donne avec abondance des
» richesses & des alimens, sans qu'il soit
» besoin de faire des meurtres & d'ensan-
» glanter vos mains. Il appartient seule-
» ment aux bêtes de se repaître de chair ;
» & néanmoins toutes les bêtes n'en font
» pas leur nourriture. En effet, les che-
» vaux, les brebis, les bœufs, & tant
» d'autres sortes d'animaux ne vivent que
» d'herbes & de grains : il n'y a enfin que
» celles qui sont d'une nature sauvage, &
» qui ne semblent être formées que pour
» la perte des autres, comme les Lyons &
» les Tygres ; comme les Loups & les
» Ourses, qui se plaisent parmi le sang &
» qui se nourrissent de sang. O Dieux !
» que c'est un grand crime, que c'est un
» crime détestable d'enfermer des entrailles
» dans nos entrailles, de dévorer d'autres
» corps, afin d'engraisser le nôtre, & de
» nous conserver la vie par la mort d'un
» autre animal ! Quoi donc parmi tant de
» biens que la terre, la meilleure de tou-
» tes les meres, met elle-même entre nos
» mains, ne pouvez-vous rien trouver qui
» puisse contenter votre goût ? Ne pouvez-
» vous rien manger, si vous ne faites de
» cruelles playes avec vos dents inhumai-
» nes ? ne trouvez-vous rien de savoureux
» si vous ne commettez des meurtres ? ne
» faites-vous pas bonne chere, si vous ne
» faites

» faites des repas de Cyclopes & de Poly-
» phemes ? ne pouvez-vous satisfaire à
» votre ventre affamé, si vous n'en per-
» dez un autre ? cependant, ce premier â-
» ge que nous appellons l'age doré, se
» voyoit heureux & riche, par les her-
» bes & par les fruits que lui fournissoit la
» terre, & ne souilla point sa bouche par
» le sang des animaux : en ce tems-la les
» oiseaux voloient en l'air en assûrance,
» le liévre couroit sans crainte dans les
» bois & dans les campagnes, & la cré-
» dulité des poissons qui se viennent pren-
» dre d'eux-mêmes à l'ameçon & dans les
» filets, ne contribuoit pas à leur mort.
» Enfin tous les animaux étoient par-tout
» assurés ; on n'appréhendoit point de pié-
» ges, & toutes choses étoient en paix.
» Mais depuis que quelque Dieu (s'il est
» vrai pourtant que ce soit un Dieu) eut
» pour ainsi dire envié la facilité des vi-
» vres, & qu'il eut appris à la chair à se
» nourrir de la chair, il ouvrit la porte à
» toutes sortes de crimes, & enseigna la
» cruauté. Il y a de l'apparence que pre-
» mierement le fer fut employé contre les
» bêtes, & que le premier sang qui le
» fit rougir, fut celui des animaux. C'eût
» été sans doute assez, si on en fut demeu-
» ré-la : car au moins ce n'est pas un cri-
» me que d'avoir tué des bêtes qui nous
» venoient

» venoient attaquer, & qui nous auroient
» dévorés : mais s'il étoit permis de s'en
» défendre, étoit-il permis de les manger ?
» cependant le mal a passé plus loin, les
» animaux les plus doux n'en ont pas été
» exempts, & l'on croit que le porc fut le
» premier animal qui mérita de mourir &
» de servir de victime, * parce qu'il avoit
» ruiné l'espérance d'un Laboureur en fouil-
» lant une terre ensemencée. On dit aussi
» que le bouc fut immolé à Bacchus pour
» avoir rongé une vigne ; mais supposons
» que ces deux animaux ayent mérité de
» mourir, & que leur mort fut le châti-
» ment de leur faute : qu'avez-vous com-
» mis, brebis innocentes, aimable & pai-
» sible troupeau, qui vivez pour le bien
» des hommes, qui avez pour nous du
» lait qui vaut autant que le Nectar, qui
» nous donnez votre laine pour nous en
» faire des habits, qui êtes enfin plus pro-
» fitable par votre vie que par votre
» mort ? quel crime ont commis les bœufs,
» animaux simples & sans malice, qui ne
» nuisent jamais à personne, & qui ne
» sont nés que pour souffrir ? celui-là cer-
» tes est un ingrat, & indigne que la
» terre lui donne des bleds, qui n'ôte le
» joug à son bœuf, son Laboureur le plus
» fidéle, que pour l'aller assommer &
» c'est sans doute une barbarie que de le-
» ver

„ ver la coignée sur sa tête minée du joug,
„ sur cette bête laborieuse qui a si souvent
„ tiré la charuë, & à qui il doit tant de
„ moissons. Mais ce n'est pas encore assez,
„ on veut aussi que les Dieux soient cou-
„ pables de ce crime, & l'on ose s'imagi-
„ ner que le carnage d'un taureau, est un
„ spectacle agréable au plus grand de tous
„ les Dieux. Ainsi l'on choisit une victime
„ qui soit belle, qui soit sans tache, &
„ c'est son malheur & sa perte que de plai-
„ re plus que les autres. On pare sa tête
„ de rubans & de bandelettes, & on la
„ mene devant un Autel, où elle entend
„ des prieres, sans sçavoir ce qu'elle en-
„ tend. On met entre ses cornes, qu'on
„ a dorées, une espéce de pain sallé, dont
„ son travail a donné le grain à celui qui
„ va l'égorger, & lorsqu'elle est tombée,
„ on arrache ses entrailles de son corps
„ encore vivant, & l'on y cherche les se-
„ crets & les intentions des Dieux. D'où
„ vient donc, esprits avides de toutes les
„ choses qu'on vous défend, que vous osez
„ vous nourrir de ce que vous devez res-
„ pecter? Je vous conjure de ne commet-
„ tre pas ce crime, & d'ouvrir l'oreille &
„ l'esprit à des enseignemens salutaires.
„ Lorsque vous mangez de la chair de bœuf,
„ scachez que vous mangez vos Labou-
„ reurs, & puisqu'un Dieu m'ouvre la bou-

„ che, & qu'il éclaire ici mon ame, je
„ suivrai ses belles lumieres, j'obéirai
„ à ses volontés, je vous montrerai les
„ secrets de la Divinité que j'adore, je
„ vous ouvrirai même les Cieux, enfin je
„ vous ferai voir la certitude des Oracles
„ dans la source de la vérité. Mais pour
„ publier ces grandes choses dont tous les
„ siécles passés n'ont point eu de connois-
„ sance, il faut que je m'éleve au-dessus
„ des Astres, il faut que je quitte la terre,
„ il faut que je marche sur les nuës, & que
„ j'ajoûte quelque chose au fardeau du
„ puissant Atlas. De-là regardant les hom-
„ mes qui s'égarent parmi le monde, qui
„ ne connoissent plus de raison, & qui en
„ étouffant ses lumieres, ne font pas un
„ moindre mal, que s'ils étouffoient eux-
„ mêmes leurs guides, je tâcherai de les
„ rappeller dans les termes de leur devoir,
„ & comme la crainte de la mort ne les
„ abandonne jamais, je les exhorterai en
„ cet e maniere, & je leur expliquerai les
„ Loix de la Destinée. Hommes toujours
„ épouvantés par l'appréhension de la mort,
„ pourquoi craignez-vous ces ténébres, &
„ tous ces noms inventés? Pourquoi ces
„ tourmens fabuleux d'un enfer imaginai-
„ re, qui ne se trouve que dans les Poë-
„ tes? Soit que la flamme devore nos
„ corps, & qu'elle les réduise en cendre,
„ soit

» ſoit qu'ils ſe conſument d'eux-mêmes,
» ne croyez pas que la mort leur ait laiſſé
» quelque ſentiment, & qu'ils ſoient ca-
» pables de ſouffrir. Pour ce qui concerne
» nos ames, la mort ne peut rien ſur el-
» les; mais quand elles ſortent d'un corps,
» elles entrent bien-tôt dans un autre, &
» c'eſt un ordre inviolable qu'elles gardent
» éternellement. Je vous dirai ſur ce ſujet,
» qu'il me ſouvient que durant le ſiége de
» Troye j'étois Euphorbe fils de Panthe,
» & que je mourus d'un coup de lance que
» me donna Menelas: & même il n'y a
» pas encore long-tems que je reconnus
» dans le Temple de Junon d'Argos, le
» bouclier que je portois. Enfin toutes cho-
» ſes changent, & pas une ne périt. Les
» ames comme vagabondes, vont tantôt
» d'un côté, & tantôt d'un autre; il ne leur
» importe où elles ſe logent. Elles paſſent
» quelquefois du corps d'une bête dans le
» corps d'un homme; celle-là même qui
» nous anime aujourd'hui, ne dédaignera
» pas quelque jour d'animer une bête bru-
» te, & jamais elles ne périſſent. Comme
» la cire, à quoi on fait prendre mille di-
» verſes figures, demeure toujours la mê-
» me cire, bien qu'elle ne garde pas la mê-
» me forme; ainſi l'ame eſt toûjours la mê-
» me, mais elle prend diverſes figures, ſe-
» lon les corps qu'elle anime. Ne ſoyez-

„ pas les esclaves de vos injustes appétits ;
„ & ne souffrez pas que la fureur de votre
„ ventre insatiable surmonte en vous la
„ pieté. Ne chassez point de tant de corps
„ par un détestable meurtre, des ames qui
„ vous sont peut-être alliées, & que le sang
„ ne se nourrisse point de sang. Mais puis-
„ que je suis passé si loin, que j'ai mis la
„ voile au vent, & que je suis en haute
„ mer, allons voir le reste du monde. Ainsi
„ je vous apprendrai qu'il n'y a rien dans
„ l'Univers qui soit de longue durée. Tou-
„ tes choses n'y font que passer, & quel-
„ ques formes qu'elles y puissent prendre, ce
„ sont des formes passageres. Le tems mê-
„ me a son mouvement, & coule de mê-
„ me qu'un fleuve qui ne sçauroit s'arrê-
„ ter, ni prendre un moment de repos.
„ Comme une vague pousse l'autre, & que
„ l'eau qu'on voit venir, chasse celle qu'on
„ voit passer, le tems passe toûjours, court
„ toujours après soi-même, & se suit & se
„ fuit toujours. Il se renouvelle sans cesse,
„ il ne peut, pour ainsi parler, compatir
„ avec lui-même, le present chasse le pas-
„ sé, & l'avenir chasse le présent. Enfin il
„ n'y a rien dans la Nature qui demeure
„ en même état, & qui ne soit, à dire vrai,
„ une éternelle métamorphose. Voyez com-
„ ment la nuit se précipite pour laisser re-
„ venir le jour, & combien le jour se hâte
„ pour

» pour céder la place à la nuit. Lorſque
» tout le monde repoſe entre les bras du
» ſommeil dans le milieu des ténébres, les
» Cieux ont une autre couleur que quand
» l'étoile du jour commence à montrer ſa
» lumiere, & prennent auſſi une autre fa-
» ce, lorſque l'Aurore paroît, & qu'elle
» vient ſemer de roſes le chemin que tient
» le Soleil. Le Soleil même n'a pas tou-
» jours un même viſage, il rougit quand
» il ſe leve, & le ſoir quand il ſe couche;
» mais lorſqu'il eſt au haut du Ciel, &
» qu'il s'eſt comme ſauvé de * la conta-
» gion de la terre, comme il rencontre là-
» haut une meilleure nature d'air, ſa lu-
» miere paroît plus pure, & on le trouve
» plus reluiſant. Ainſi la Lune ne garde
» point une même forme, & ne peut être
» toujours la même; tantôt ce n'eſt qu'un
» demi cercle, & c'eſt tantôt un cercle en-
» tier. Mais ne voyez-vous pas que l'année
» ſe partage en quatre ſaiſons, & qu'elle
» imite les âges de l'homme? Le Printems
» eſt ſon enfance, car alors, comme les
» enfans qui ſont encore dans le berceau,
» elle eſt foible, & ne produit rien que de
» foible, & ne donne que des eſperances.
» Alors toutes choſes fleuriſſent, & la ter-
» re paroît ſuperbe de tant de fleurs qui la
» couronnent; mais toutes ces fleurs & ces
» feuilles n'ont point encore de vertu, &

* Des vapeurs & exhalaisons.

» ne

» ne contentent que la vuë. Du Printems
» l'année plus forte & mieux affermie, paſ-
» ſe dans l'Eté, comme en un âge plus ro-
» buſte, & eſt alors dans ſa jeuneſſe, &
» dans ſa plus grande force. Enſuite elle
» entre dans l'Automne, où ſes ardeurs ſe
» moderent, & devient alors plus mûre &
» plus tempérée. Elle y tient comme le mi-
» lieu entre le jeune & le vieillard, & ſi
» toute ſa jeuneſſe ne la quitte pas encore,
» elle porte déja des marques de la vieil-
» leſſe qui la ſuit; elle a déja les cheveux
» mêlés, & d'aſſez mauvaiſes journées. En-
» fin elle arrive à ſon dernier âge, enfin
» l'Hyver effroyable la vient trouver d'un
» pas tremblant, & acheve de lui ôter ce
» qu'elle conſervoit de l'Automne; il la dé-
» pouille de ſes cheveux, ou s'il lui en laiſ-
» ſe quelques-uns, il ne lui en laiſſe que
» de blancs. Ainſi il ſe fait dans nos corps
» un changement perpétuel, & nous ne
» ſerons pas demain ce que nous avons été,
» ni ce que nous ſommes aujourd'hui. Il y
» a eu un tems que nous n'étions que la
» ſemence & l'eſpérance d'un homme dans
» le ventre de notre mere; enſuite la na-
» ture nous y forma de ſes propres mains,
» & quelque tems après, quand nous com-
» mençâmes à être gênés dans les entrail-
» les de notre mere, elle nous mit en li-
» berté, & nous fit voir la lumiere. Mais

» conſi-

» considérez un peu ce que c'est que l'hom-
» me dans les premiers jours de sa vie :
» C'est un enfant qui n'a point de force,
» qui demeure couché par terre, & de qui
» les cris & les larmes vous appellent à son
» secours. C'est premierement un animal
» qui se traîne à quatre pieds, à la manie-
» re des bêtes. Quelque tems après, il se
» leve peu à peu, & comme il n'est pas as-
» sez fort pour se soutenir de lui-même, il
» ne va qu'en chancelant, & nous lui don-
» nons la main, comme pour lui appren-
» dre à marcher. Enfin il devient fort &
» vigoureux; il fournit legerement la car-
» riere de sa jeunesse : il passe de même cet
» âge où la raison a le plus d'empire, &
» tombe insensiblement dans le chemin de
» la vieillesse, qui renverse & qui ruine
» toutes les forces des premiers âges. C'est
» alors que Milon devenu vieux, & abattu
» par les années, ne peut s'empêcher de
» verser des larmes, quand il voit ses bras
» languissans, qui n'avoient pas moins de
» force, que les bras du grand Hercule.
» C'est alors qu'Helene pleure, quand elle
» voit dans son miroir son visage semé de
» rides; c'est alors qu'elle s'étonne d'avoir
» été autrefois aimée, & qu'elle se deman-
» de elle-même, pourquoi elle a été deux
» fois ravie. Enfin, le tems & les années
» laissent par tout des ruines, & font des
» efforts

» efforts ſenſibles, & par une lente mort ;
» ils font périr toutes choſes. Les princi-
» pes mêmes de l'Univers que nous appel-
» lons Elémens, ne demeurent pas en mê-
» me état. Ecoutez ce que j'en dirai, &
» vous connoîtrez quelle eſt leur condition,
» qu'ils ne ſont pas inalterables, & qu'ils
» changent éternellement. Il y a quatre
» corps au monde, qui ſont les ſemences &
» les principes de tout ce qu'on voit dans le
» monde. Il y en a deux de peſans, la ter-
» re & l'eau, que leur peſanteur a entraî-
» nées dans le plus bas lieu de l'Univers,
» & il y en a deux de legers, l'air & le feu,
» qui eſt beaucoup plus pur que l'air, &
» ces deux-là ſe ſont élevés par leur propre
» legereté. Bien qu'ils ayent chacun leur
» place, & qu'ils ſoient éloignés les uns des
» autres, c'eſt par eux néanmoins que tou-
» tes choſes ſe font, & eux-mêmes ſe con-
» vertiſſent, & ſe reſolvent l'un en l'autre.
» Ainſi la terre toute ſolide qu'elle eſt, ſe
» réſout toutefois en eau ; l'eau ſe convertit
» en air, & cet air s'étant déchargé de ce
» qu'il avoit de plus peſant, ſe ſubtiliſe de
» telle ſorte, qu'il prend la nature du feu.
» Ainſi par un ordre contraire, le feu s'é-
» paiſſit, & devient air ; cet air enſuite de-
» vient eau, & cette eau qui ſe reſſerre,
» & qui ſe ramaſſe, prend la conſiſtance
» & la ſolidité de la terre. Enfin, il n'y a
» rien

» rien au monde qui conſerve ſon premier
» être, & la nature qui ſe plaît dans les
» changemens, & qui aime les nouveau-
» tés, dépouille ſans ceſſe ce qui dépend
» de ſa puiſſance, de la forme qu'elle lui
» donna, pour lui en faire prendre une
» nouvelle. Néanmoins vous devez croi-
» re, qu'il n'y a rien qui ſe perde; les
» choſes changent ſeulement de face &
» de forme; ce qu'on appelle naître,
» eſt commencer à être autre choſe que
» ce qu'on étoit auparavant, & ce qu'on
» appelle mourir, n'eſt que ceſſer d'ê-
» tre ce qu'on étoit. Car encore que ce
» qui étoit en un lieu ſoit tranſporté en un
» autre, toutes choſes ſe conſervent dans
» le grand corps de l'Univers, & ne per-
» dent pas leur être, bien qu'elles perdent
» ſouvent leur forme. Qui ne pourroit donc
» reconnoître, qu'il n'y a rien dans le mon-
» de qui puiſſe long-tems demeurer ſous
» l'image où nous le voyons? Ainſi de cet
» heureux âge d'or, les ſiécles nous ont
» amenés dans ce malheureux âge de fer.
» Ainſi la fortune & la ſituation des lieux,
» ont ſi ſouvent changé de face, qu'il ſem-
» ble que de nouveaux Pays ſoient nés in-
» opinément. J'ai vu la mer en des lieux
» où étoit autrefois la terre, & j'ai vû de
» même la terre où étoit autrefois la mer.

„ On trouve bien loin de ses bords des co-
„ quillages qu'elle a produits, & on a trou-
„ vé de vieilles ancres, sur le sommet de
„ quelques montagnes. Ce qui étoit autre-
„ fois campagne est converti en vallées,
„ par le cours & par la chute des eaux, la
„ force des mêmes eaux a applani des mon-
„ tagnes, & les a entraînées dans la mer,
„ converties en boue & en fange. La terre
„ en quelques endroits, de marécageuse
„ qu'elle étoit, est devenue un sable bru-
„ lant; & par un effet contraire, on voit
„ de grands marécages, où l'on ne voyoit
„ autrefois que des terres alterées. La na-
„ ture ouvre des fontaines en un endroit,
„ & en ferme en un autre endroit. Des
„ tremblemens de terre en ont fait autre-
„ fois sortir une infinité de rivieres, en
„ ont fait sécher quelques-unes, & en ont
„ transporté d'autres ailleurs. Ainsi la terre
„ ayant une fois englouti le fleuve Lycus
„ dans un gouffre qui s'y fit inopinément,
„ le revomit bien loin de-là, & le fit re-
„ naître, pour ainsi dire, en un autre mon-
„ de. Ainsi l'Erasin dans l'Arcadie, se dé-
„ couvre quelquefois, & quelquefois il se
„ cache, & enfin après que la terre sem-
„ ble l'avoir bu tout entier, il se va donner
„ tout entier au fameux Royaume d'Argos.
„ On dit que dans la Mysie, le Caïque
„ comme

» comme ennuyé de sortir toujours d'une
» même source & de voir les mêmes riva-
» ges, sort aujourd'hui d'un autre endroit,
» & passe par d'autres chemins qu'il ne fai-
» soit autrefois. L'Amasene dans la Sicile,
» entraîne quelquefois son sable avec les
» eaux, & quelquefois son sable le boit,
» & on diroit que sa source ne veut pas le
» laisser sortir. L'eau de l'Anigre, qui étoit
» autrefois une eau douce, dont tout le
» monde buvoit, est maintenant un fleu-
» ve amer, dont vous ne voudriez pas ap-
» procher; & si on s'en rapporte à la foi
» des Poëtes, il n'est devenu amer que de-
» puis que les Centaures y vinrent laver les
» playes qu'ils avoient reçues des armes
» d'Hercule. Mais le fleuve d'Hypanis, qui
» descend des montagnes de la Scythie,
» aussi doux & aussi agréable à boire que
» les meilleures fontaines, ne trouve-t-il
» pas dans son cours l'amertume même de
» la mer? Antiste, Pharos & Tyr, ont été
» autrefois des Isles, & sont aujourd'hui
» attachées à la terre-ferme. Au contraire,
» Leucade qui y tenoit autrefois, s'en est de-
» puis séparée, & maintenant c'est une Isle.
» On dit même que Messine étoit jointe à
» l'Italie, & que la mer l'en arracha pour la
» donner à la Sicile. Si vous cherchez He-
» lice & Buris, ces fameuses Villes de
» l'Achaïe, vous les trouverez sous les

„ eaux, & les Mariniers qui passent au-
„ jourd'hui pardessus, en montrent encore
„ des ruines qui résistent contre la mer.
„ On voit dans le Peloponese, auprès de
„ la Ville de Tresene, une montagne assez
„ haute, & cependant l'endroit où elle est,
„ n'étoit autrefois qu'une plaine. Ainsi les
„ vents (le pourroit-on croire?) enfer-
„ més dans les cavernes de la terre, vou-
„ lant sortir par quelque endroit, & ne
„ trouvant point d'issuë pour se mettre en
„ liberté, ont fait enfler la terre même,
„ comme on enfle un ballon, & cette en-
„ flure, pour ainsi dire, y est depuis de-
„ meurée en forme de colines ou de mon-
„ tagnes, & s'est affermie par le tems.
„ Mais bien qu'il se présente à mon esprit
„ une infinité d'exemples de l'inconstance
„ des choses du monde, je n'en ajoûterai
„ qu'un petit nombre à ceux que vous avez
„ déja remarqués. L'eau ne reçoit-elle pas
„ aussi des changemens, & n'en produit-
„ elle pas dans les corps par où elle passe,
„ & qu'elle touche seulement? La fontai-
„ ne d'Hammon est froide à midi comme
„ de la glace, & le matin & le soir elle
„ est chaude comme du feu. On dit que
„ quand la Lune a presque perdu sa lu-
„ miere, & qu'elle est dans son déclin, on
„ ne peut mettre du bois dans les eaux du
„ fleuve Athamas, qu'il ne s'enflamme en
„ même-

„ même-tems. Il y a une riviere dans la
„ Thrace dont on ne peut boire un peu
„ d'eau, qu'elle n'endurciſſe les entrailles,
„ & ne les convertiſſe en pierre ; qui enfin
„ ne peut rien toucher qu'elle n'en faſſe des
„ rochers. Crathis & Sibaris, qui ne ſont
„ pas loin d'ici, ont la vertu de jaunir les
„ cheveux, & les rendent ſemblables à l'or
„ & à l'ambre ; & ce qui eſt plus merveil-
„ leux, il ſe trouve d'autres rivieres dont
„ les eaux font impreſſion, non-ſeulement
„ ſur les corps, mais encore ſur les eſprits.
„ Qui n'a pas entendu parler de la fontai-
„ ne de Salmacis, qui effémine ceux qui s'y
„ baignent ? Qui n'a pas entendu parler de
„ ce lac d'Ethiopie, qui rend furieux celui
„ qui en boit, ou l'aſſoupit d'un profond
„ ſommeil ? On n'a pas ſi-tôt bu de la fon-
„ taine de Clitore, qu'on a de l'averſion
„ pour le vin, & qu'on aime l'eau toute
„ pure, ſoit qu'il y ait dans cette fontaine
„ quelque qualité contraire au vin, laquel-
„ le ſe communique au corps, ſoit que,
„ comme diſent ceux du pays, Melampe,
„ fils d'Amithaon, ayant guéri les filles de
„ Pretus, par la vertu de quelques paroles
„ & de quelques herbes, de la fureur qui
„ les tranſportoit, ait jetté dans cette fon-
„ taine les remédes dont il ſe ſervit, & que
„ la haine du vin y ſoit demeurée. Mais il
„ y a une riviere qu'on appelle Lynceſte,

» dont les effets ſont bien différens ; car
» on n'y peut un peu trop boire, qu'on ne
» chancelle de même façon que ſi on avoit
» bu trop de vin. On voit un Lac dans
» l'Arcadie, que les Anciens appelloient
» Phenée, dont les eaux ſont dangereuſes,
» ſi vous en buvez de nuit ; & qui ne vous
» font aucun mal, ſi vous en buvez de
» jour. Ainſi les Lacs & les Fleuves, les
» Etangs & les fontaines ont des qualités
» diverſes, & ont tantôt une vertu, & tan-
» tôt ils en ont une autre. Il y a eu un tems
» que l'Iſle d'Ortygie, qui eſt aujourd'hui
» immobile, ſe promenoit ſur la mer ; &
» autrefois ce fameux Vaiſſeau qui portoit
» les Argonautes, craignit le choc des Sym-
* Iſles » plegades * qui ſe heurtoient l'une contre
» l'autre, comme deux Vaiſſeaux ennemis,
» & qui ſont maintenant ſi fermes, qu'il
» n'y a point de tempêtes qui ſoient capa-
» bles de les ébranler. Mais enfin le mont
» Etna, qui jette aujourd'hui tant de flam-
» mes de ſes entrailles pleines de ſoufre,
» n'a pas toûjours été en feu, & ne ſera
» pas toûjours en feu. Car ſi la terre eſt un
» animal, qu'elle vive comme les autres,
» & qu'elle ait des ſoupiraux par où elle
» reſpire & ſouffle des flammes, elle peut
» boucher ceux qui ſont ouverts, & en ou-
» vrir d'autres en d'autres endroits toutes
» les fois qu'elle ſe remuë : Ou ſi elle con-
» çoit

» çoit ce feu quand l'impétuosité des vents
» qui sont enfermés dans les cavernes, fait
» choquer les cailloux, & que les étincel-
» les qu'ils excitent, y allument une ma-
» tiere qui est capable de s'embraser, ses
» antres n'auront plus de feu, quand les
» vents seront appaisés. Que si cet embra-
» sement est entretenu par le bitume & par
» le soufre, dès que la terre lui refusera
» cet aliment, qui est répandu dans ses vei-
» nes, & qu'il aura été consumé durant une
» longue suite de siécles, le feu qui ne
» sçauroit vivre tout seul, & qui dévore
» ce qui le fait vivre, perdra peu à peu sa
» force, & s'éteindra entierement. Il y a,
» dit-on, auprès de Palerme dans les Ré-
» gions Septentrionales un marais, qu'on
» appelle le marais de Triton, qui a la for-
» ce & la vertu de donner des aîles aux
» hommes, quand ils s'y sont plongés neuf
» fois. On dit aussi, & je ne sçai s'il faut le
» croire, qu'il y a des femmes dans la Scy-
» thie, qui s'étant frottées de certaines
» herbes, sont d'abord couvertes de plu-
» mes, & volent comme des oiseaux. Mais
» si on doit ajoûter foi aux choses qui nous
» sont connues, & dont nos yeux sont les
» témoins, ne voyez-vous pas tous les
» jours que les animaux qui se corrom-
» pent, se changent en d'autres animaux ?
» Que l'on assomme un taureau, & qu'on

» le couvre de terre, l'expérience nous ap-
» prendra que de la corruption de ses en-
» trailles, il naîtra des mouches à miel ;
» qui aiment les prés comme leur pere, &
» que l'espérance de quelque fruit retient
» toûjours dans le travail. La pourriture
» d'un cheval engendrera des frelons ; & si
» vous ôtez les bras & les jambes à une
» écrevisse, & que vous mettiez le reste
» dans terre, il s'en formera un scorpion.
» Il n'y a personne qui ne sçache que les
» vers à soye se convertissent en papil-
» lons : Que le limon de la terre est le pe-
» re des grenouilles, & qu'il les engendre
» sans pieds & sans bras ; qu'ensuite il leur
» vient comme des bras & des mains, dont
» elles se servent pour nager, & qu'enfin
» leurs cuisses se forment beaucoup plus
» longues que leurs bras, pour sauter plus
» facilement. Le faon d'une ourse n'est pas
» un ours à l'instant qu'il sort de son corps,
» ce n'est qu'une masse de chair vivante,
» à qui, à force de la lécher, elle donne
» la forme & les membres que nous lui
» voyons. Ne sçavez-vous pas aussi que les
» mouches à miel ne naissent pas toutes
» formées ? qu'elles ne sont d'abord que de
» petits vers, & qu'elles prennent peu à peu
» des pieds & des aîles ? Qui croiroit que le
» paon, qui est aimé de Junon, & dont la
» queuë porte des étoiles ; qui croiroit que
» l'aigle,

» l'aigle, cet oiseau de Jupiter ; qui croi-
» roit que les colombes, qui sont si cheres
» à Venus ; qui croiroit enfin que tous les
» autres oiseaux s'engendrent, & sortent
» d'un œuf, si nous n'étions les témoins
» d'une naissance si merveilleuse ? Il y en a
» qui croyent que la moëlle de l'épine du
» dos de l'homme, se convertit en serpent
» quand il est dans le tombeau. Mais enfin
» toutes ces choses ne ressemblent pas à
» leur origine, & sont autres que ce qui
» leur a donné la vie. Il n'y a que cet oi-
» seau que les Assyriens appellent Phénix,
» qui renaisse de soi-même, & qui soit lui-
» même son pere. Il ne se nourrit ni de
» grain, ni d'herbe, mais des larmes de
» l'encens, & du suc odoriférant de quel-
» ques arbres de l'Arabie. Lorsqu'il a vécu
» cinq cens ans entiers, il se fait comme un
» petit lit avec le bec & les ongles sur le
» sommet tremblant de quelque palme,
» soûtenu des branches d'un chêne, & après
» l'avoir couvert de bâtons de casse, de ca-
» nelle & de myrrhe, il se met dessus, &
» y meurt parmi les parfums. On dit qu'il
» renaît un petit Phénix du corps de son
» pere, pour vivre autant que son pere :
» Que quand l'âge lui a donné assez de for-
» ce, il décharge l'arbre de ce petit lit où
» il est mort & où il est né, qu'il emporte

» ainsi

» ſon berceau & le tombeau de ſon pere ;
» & que quand il eſt arrivé en volant ſur
» la Ville du Soleil, il va mettre ſon far-
» deau avec reſpect devant le Temple de
» ce Dieu, comme pour lui en faire une of-
» frande. Mais c'eſt une choſe merveilleu-
» ſe d'être tantôt d'un ſexe, & tantôt d'un
» autre. N'eſt-ce pas une merveille, que
» nous admirons en l'Hyene, qui eſt tan-
» tôt mâle & tantôt femelle ? On ſçait que
» le cameleon, qui ne ſe nourrit que d'air
» & de vent, ſe revêt d'autant de couleurs
» qu'on en préſente devant lui. On dit que
» les Indiens ayant été domptés par Bac-
» chus, lui firent préſent de quelques ani-
» maux, qu'on appelle des Lynx, dont l'u-
» rine n'a pas ſi-tôt pris l'air, qu'elle s'en-
» durcit, & ſe forme en pierre. Le corail
» même, qui n'eſt qu'une herbe tandis qu'il
» eſt dans l'eau, contracte cette dureté dès
» le moment que l'air le touche. Mais le
» jour me manqueroit bien plutôt que le
» diſcours, ſi je voulois vous repréſenter
» toutes ces métamorphoſes qui ſe font
» dans la nature. Enfin, de quelque côté
» que nous puiſſions jetter les yeux, nous
» ne voyons que des changemens & des
» nouveautés. On voit naître en un endroit
» de grands Peuples & de grands Empires,
» & on en voit perir ailleurs. Ainſi la fa-
» meuſe Troye, ſi puiſſante en biens & en
» hommes,

» hommes, & qui eut assez de sang pour
» en répandre dix ans entiers, maintenant
» déserte & détruite, ne peut montrer que
» ses ruines, & les tombeaux de ses ancê-
» tres, au lieu de tant de richesses. Sparte
» a été redoutable, & en grande réputa-
» tion. Mycenes, Thebes & Athenes n'ont
» pas été moins renommées. Cependant la
» Ville de Sparte n'est plus aujourd'hui
» qu'une terre qu'on ne considére pas; My-
» cenes est couverte de ses ruines; enfin
» Thebes & Athenes, n'ont rien de reste
» que leur nom. On parle par tout aujour-
» d'hui d'une Rome, qui commence à s'é-
» lever, & qui fonde un grand Empire sur
» les rivages du Tybre. Mais elle change
» déja de forme à mesure qu'elle s'éleve;
» elle est maintenant peu de chose, mais
» elle sera quelque jour la Reine de tout
» l'Univers. Ainsi les Oracles & tous les
» esprits éclairés des connoissances de l'a-
» venir, ont parlé de sa fortune, & si ma
» mémoire ne me trompe point, il me sou-
» vient qu'Helenus fils de Priam, voyant
» qu'Enée s'affligeoit, comme en doute s'il
» devoit vivre, & songer à son salut sur
» les ruines de sa Patrie; lui tint à peu près
» ce discours: Console-toi, fils de Déesse,
» & si la certitude de mes présages te doit
» obliger de me croire, Troye ne tombera
» pas toute entiere tandis qu'Enée sera de-
» bout.

» bout. Le fer & la flamme te feront par
» tout passage ; tu marcheras sans péril au
» travers des précipices ; tu sauveras avec
» toi les Pergames desolés ; & tu rétabliras
» bien-tôt la gloire & l'Empire de Troye
» dans un Pays étranger, qui te sera plus
» favorable que ton Pays ruiné. Je vois mê-
» me que tes descendans bâtiront un jour
» une Ville & plus puissante & plus fameu-
» se que toutes celles qui sont & qui se-
» ront jamais au monde. Ceux qui la gou-
» verneront, la rendront de siécle en sié-
» cle & plus forte & plus florissante ; mais
» il y aura un Prince descendu du sang d'Iu-
» lus, qui la rendra la maîtresse & la reine
» de toute la Terre. Il ne bornera son Em-
» pire que des bornes de l'Univers ; quand
» la terre l'aura possédé, les Cieux vou-
» dront le posséder, & il ne quittera les
» hommes, que pour vivre parmi les Dieux.
» Il me souvient donc qu'Helenus parla de
» la sorte à Enée, & je me réjouis main-
» tenant de voir élever les murailles d'une
» Ville notre alliée, & que les Grecs ayent
» vaincu, à l'avantage des Troyens. Mais
» pour ne pas m'égarer, & pour revenir à
» mon but, le Ciel, & tout ce qui est sur
» la Terre, changent incessamment de for-
» me, & sont sujets au changement. Enfin
» comme nous sommes nous-mêmes une
» partie de l'Univers, & que nous n'avons
» pas

* Ovide dit cela en faveur d'Auguste Cesar.

» pas seulement de corps, mais aussi des
» ames legeres, qui peuvent passer dans les
» bêtes & se cacher dans leurs corps, quand
» elles ont quitté le nôtre, pouvons-nous
» bien endurer qu'on dévore des animaux
» où étoient peut-être les ames de nos pe-
» res & de nos freres, ou de quelques-uns
» de nos parens, ou au moins de quelques
» hommes? Non, non, ne nous repaissons
» point de ces viandes, qui ont tant de
» conformité avec celles de Thyeste. N'est-
» ce pas se préparer & s'accoûtumer insen-
» siblement à répandre le sang des hom-
» mes, que de couper la gorge à des bre-
» bis innocentes? que d'entendre, sans
» s'émouvoir, les gémissemens des animaux
» que l'on tuë? que d'égorger un chevreau
» dont les cris ressemblent à ceux d'un en-
» fant? que de manger un oiseau que vous
» nourrissiez avec tant de soin? Certes si
» toutes ces choses ne sont des crimes vé-
» ritables, au moins en sont-elles le che-
» min. Permettez-donc que le bœuf labou-
» re la terre, & qu'il impute sa mort à sa
» vieillesse seulement. Contentons-nous de
» dépouiller les moutons de la laine qui
» les couvre pour nous défendre contre le
» froid. Contentons-nous du lait des ché-
» vres, qui nous nourrit mieux que leur
» sang. Oubliez tous ces artifices qu'on
» exerce contre les bêtes; quittez les filets
» &

» & les toiles ; n'allez point chercher de
» glu pour surprendre les oiseaux ; ne cou-
» rez plus après les cerfs pour les traver-
» ser de vos fléches ; ne trompez plus le
» poisson par une amorce funeste qui lui
» couvre les hameçons. Tuons les bêtes
» qui peuvent nuire, mais contentons-nous
» de les tuer, sans en faire notre nourri-
» ture, & cherchons des alimens qui ne
» nous rendent pas criminels. «

EXPLICATION.

Du discours de Pythagore touchant l'Ame, & le changement de toutes choses.

AVant que d'entrer en matiere, il sera bon de dire en passant qui étoit Pythagore. Ce grand homme, le premier des Anciens qui ait pris le nom modeste de Philosophe, amateur de la sagesse, au lieu de celui de sage, σοφος, que ses semblables avoient porté jusqu'alors, florissoit sous le regne de Tarquin le Superbe, & étoit né à Samos, Ville de la grande Grece. Je ne parlerai ni des voyages qu'il fit entr'autres en Egypte, où il puisa une partie de ses dogmes, ni de ses connoissances profondes, par rapport aux diverses parties des Mathématiques, ni des grands exemples de vertus qu'il donna. Je m'arrête aux choses qui ont un rapport particulier à ce qu'on vient de lire de lui.

De retour des courses studieuses qu'il avoit faites, il trouva la ville de Crotone plongée dans la débauche. Il ne se contenta pas de porter les habitans à vivre selon les regles de la vertu ; d'enga-

ger

ger les femmes mêmes à renoncer aux vaines parures ; de travailler à établir la paix publique, la liberté, & une bonne forme de gouvernement ; en un mot de ramener l'innocence avec la simplicité dans un lieu d'où le luxe & la volupté avoient banni l'une & l'autre. Bien-tôt il remplit Crotone de disciples à qui il n'étoit rien qu'il ne sçut persuader. Il leur faisoit subir un Noviciat de silence, qui étoit de deux ans pour les uns, & de cinq pour les autres. Il les faisoit vivre tous en commun, & quitter la propriété de leurs patrimoines, pour demeurer auprès de lui comme des enfans chez leur pere. C'étoit sur-tout quelque chose de merveilleux que la concorde qui regnoit entre les membres de cette vertueuse & sçavante communauté. Sans que j'en rapporte des exemples, il suffit que les Crotoniates ne pouvant se persuader que la vertu pût produire un pareil miracle, ils aimerent mieux l'attribuer à quelque dessein dangereux contre l'état, ce qui fut cause qu'on tua une partie de ces étudians, & qu'on dissipa le reste. Apparemment leur Maître fut enveloppé dans cette disgrace. Quoiqu'il en soit, on raconte sa mort en plusieurs manieres, mais il est inutile de les rapporter & de les examiner, il ne s'agit ici que de sa Philosophie.

Cet homme illustre avoit des sentimens particuliers, qu'il débitoit sous le voile des énigmes, peut-être parce qu'il craignoit le zéle de la multitude superstitieuse & ignorante. En effet sa doctrine étoit propre de reste à effaroucher des esprits grossiers. Il enseignoit l'unité de Dieu ; il disoit qu'il n'y avoit que Dieu de sage ; il ne vouloit pas qu'on le représentât par des images ; les hommes, disoient-ils, devoient rapporter à l'Etre souverain & leurs actions & leurs études, enfin ne se proposer dans la Philosophie, que d'acquerir quelque ressemblance avec Dieu. Des pensées pareilles pouvoient

voient-elles bien convenir à des Payens crédules & remplis de préjugés, aussi Josephe & d'autres l'ont comblé d'éloges, & le premier dit de lui qu'il l'emportoit en sagesse & en connoissance de Dieu sur-tout ce qu'il y avoit de Philosophes (*a*).

On ne trouvera sans doute pas la même sagesse dans son opinion sur la métempsycose, & dans la défense qu'il faisoit de manger des animaux & des feves. Cependant c'est à ces trois points que je m'arrêterai d'avantage; persuadé qu'on sera bien-aise de rencontrer ici un recueil concis de ce qui les regarde : outre qu'Ovide les ayant traités dans la fable précédente, il est juste que je les explique avec un peu de soin.

Pythagore soutenoit donc en premier lieu, après les Egyptiens, que les ames humaines passoient d'un corps dans l'autre, & il le prouvoit entr'autres par son exemple; car si on l'en eût cru, il se souvenoit d'avoir été Aethalide fils de Mercure, puis Euphorbe, ensuite Hermotime, après quoi il étoit devenu Pyrrhus, Pêcheur Delien, & enfin Pythagore. Mais ce n'étoit pas là son unique preuve : il ne la destinoit apparemment qu'à ceux qu'il ne croyoit pas capables d'un raisonnement difficile; du moins il seroit aisé de lui en fournir de meilleures, en se supposant privé des lumiéres de la révelation, comme il l'étoit.

Il auroit dû commencer par combattre le systême commun de son tems sur l'état des ames après la mort. En effet ce n'étoit qu'un amas de ridicules fictions. Les ames innocentes étoient conduites dans des campagnes riantes. Tout ce qui avoit jadis été l'objet de leurs desirs, l'étoit encôre. Elles conservoient les mêmes divertissemens, & jusqu'aux passions qui les avoient agitées. Ce qu'il y avoit d'étonnant sur-tout, c'est qu'elles ne voyoient, ne

(*a*) Josephus, lib. 1, contra Apion.

tou-

touchoient, n'entendoient rien que de chimerique ; tout ce qui les environnoit n'étoit que de vaines ombres comme elles, car j'ai oublié de marquer qu'on avoit cette idée : en un mot tout ce qui se passoit par rapport à elles, se passoit dans leur imagination seule. Il est vrai que cette erreur suffisoit pour les rendre heureuses, car enfin qu'importe que nous jugions faussement, pourvû que nous ayons véritablement d'agréables pensées ? Mais étoit-il digne de la vertu d'un Dieu de se jouer ainsi des ames, de les amuser par des prestiges trompeurs, & de ne récompenser la vertu que par des illusions ? Convenoit-il à des âmes capables de connoître la vérité d'être sans cesse dupées par un rêve flateur ? Dieu n'avoit-il pas d'autres moyens de s'acquiter de ce qu'il devoit à leur sainteté, que de les placer dans un Royaume imaginaire ? N'auroit-il pas pû leur offrir des délices conformes à leur nature, en leur découvrant les mystéres de la Physique, en leur dévoilant les beautés de la vertu qu'elles avoient suivie, en leur inspirant une joye vive, pure, sans fin d'avoir pratiqué le bien ? Au lieu de ces nobles plaisirs, la Théologie Payenne faisoit jouer les ames d'une apparence de lyre, conduire l'ombre d'un char, remporter une victoire sur des ennemis imaginaires, embrasser le fantôme d'une belle. C'étoit-là certes une félicité qui méritoit bien qu'on travaillât à l'acquérir, & qui d'ailleurs avoit beaucoup de proportion avec des esprits sans corps ! Du moins, si on les avoit délivrés des passions qui avoient troublé le repos de leur vie. Mais on s'étoit bien gardé de leur accorder cette grace. Ajax brûloit toujours du desir cruel de se vanger d'Ulisse. Didon conservoit une haine immortelle pour Enée. Phedre n'avoit pû se défaire de son amour. Des gens dans cette situation n'étoient-il pas dans une espéce d'enfer, & n'est-ce pas ainsi que les Payens

auroient dû peindre leur Tartare, au lieu d'y mettre des furies & des cerberes? Y a-t-il des supplices comparables à ceux que causent à une ame des passions ardentes, inquiétes, violentes, honteuses, & accompagnées d'un désespoir éternel? Comme les hommes d'alors n'avoient point de connoissance de la révélation, on leur auroit pardonné d'avoir les idées que j'ai dites & du bonheur & des peines des ames, ou plutôt on auroit estimé leur bon sens; mais ils étoient bien éloignés de penser de la sorte, & par conséquent Pythagore auroit eu bon marché d'eux, s'il avoit débuté par attaquer leur Théologie, pour établir la sienne.

Il auroit pu leur demander ensuite, 1. Quelle est la nature de l'ame? 2. N'est elle pas faite pour animer les corps? 3. Les connoissances de l'une ne dépendent-elles pas des facultés de l'autre? On auroit sans doute répondu à la premiere question que l'ame est immortelle; car la persuasion de l'enfer, supposoit cette vérité, en ce cas-là, auroit-il dit, elle est donc spirituelle, car si elle étoit matérielle, ses parties pourroient se résoudre. La seconde demande ne lui auroit pas fait plus de peine; car on auroit été obligé d'y répondre affirmativement, puisqu'autrement on ne pourroit établir de différence entre les ames humaines, & les esprits purs. Voici donc comme il eût pû raisonner. Si l'ame est spirituelle, comme je viens de le prouver, elle ne doit jamais rien perdre de ce qui lui est essentiel: or il lui est essentiel d'être unie à un corps, puisqu'elle a été faite pour l'animer; donc au sortir d'un corps, elle doit nécessairement passer dans un autre. Je sçais bien que ce raisonnement n'est pas concluant pour un Chrétien qui peut repliquer que l'ame a été créée pour connoître Dieu, qu'elle n'a été faite qu'occasionnellement pour le corps, & qu'en quittant

celui

celui qu'elle anime, elle remplira enfin pleinement sa véritable destination, en voyant Dieu sans voile & sans nuage; mais les Anciens n'ayant au plus là-dessus que des idées confuses, leur ignorance auroit épargné à Pythagore cette réponse, ainsi il seroit passé à la troisiéme question, dont il se seroit tiré avec le même avantage, s'il avoit eu affaire à des gens qui disent comme on disoit alors, qu'il n'y avoit rien dans l'entendement qui n'eût été auparavant dans les sens. Il auroit conclu de leur aveu, qu'il faut donc que l'ame soit toujours jointe à un corps. Car enfin, eût-il dit, si elle en étoit séparée, elle n'auroit plus de pensées, & par conséquent elle ne vivroit plus, puisqu'elle cesseroit d'agir. Or cesser de vivre répugne à sa nature, parce qu'elle est spirituelle, ainsi qu'il paroît par ses opérations, donc elle est immortelle, donc elle pense sans cesse, donc elle est toujours unie à un corps.

A ces trois espéces de démonstrations, il eût pû ajoûter que la métempsicose épargne à Dieu la fabrique d'une infinité d'ames. 2. Quelle occupe ces ames qui sans elles paroitroient inutiles. 3. Qu'elle est un moyen de récompenser les bons & de punir les méchans. 4. Que même il n'y auroit sans elle aucun moyen de rendre justice à la vertu & au vice, puisqu'il n'est possible de procurer à l'ame d'agréables sensations, que par le moyen d'un corps auquel elle soit unie.

Ces raisons, dont des Chrétiens & des Philosophes voyent aisément la foiblesse, eussent eu assez de force contre les Payens, que leur Philosophie exposoit à l'ennemi; mais à leur tour, ces vaincus auroient pû incommoder beaucoup le vainqueur, en lui demandant premierement de quelle maniere la justice du Ciel pouvoit être satisfaite dans l'Hypothese de la transmigration des ames. Une grande partie de la récompense & du

châtiment consiste à en connoître l'Auteur & la cause. Or le délogement de chaque ame est accompagné d'un éternel oubli des choses passées Elle ignore donc la raison de l'état bon ou mauvais dans lequel elle est, & par conséquent c'est peine perdue que de lui accorder des récompenses ou de lui infliger des peines, puisqu'elle ne sçait pas qu'elle a mérité les unes ou les autres. *Mais maintenant déclarez-nous un peu* : auroit-on pu dire à Pythagore, *d'où vient cet oubli qui efface tout le passé de notre mémoire? Pour nous, nous l'attribuerions volontiers aux eaux du fleuve Lethé; mais vous ririez de cette réponse; car n'ayant inventé votre systême* (*a*) *que pour détruire l'enfer, sans doute vous n'auriez pas pardonné au fleuve en question* (*b*). Qu'eût fait Pythagore pour se tirer d'embarras? Dire que la mémoire dépendoit des traces du cerveau, que l'ame sortant d'un corps, ces traces se confondoient, & que d'ailleurs elle ne les voyoit plus. Ce raisonnement n'eût servi de rien, car l'ame devoit du moins se souvenir d'elle-même, puisque ne pouvant faire des traces dans le cerveau, ce ne peut pas être par cette voye-là qu'elle se connoit. Ce n'est pas tout. La même ame dit-on, passe successivement en divers corps. Comment peut-on dire la *même*? en quoi consiste cette identité? On ne voit pas que ce puisse être en autre chose qu'en la continuation & la connexion de ses *pensées*, sans quoi elle ne pourroit se rendre témoignage qu'elle est aujourd'hui la même que hier. Mais si l'ame en entrant dans un nouveau corps, perd le souvenir, de ce qui lui est arrivé, quand elle étoit dans un autre, & même qu'elle oublie qu'elle y ait été, comment un Pythago-

(*a*) C'étoit en effet le but de Pythagore.
(*b*) Il l'avoit fait cependant, en quoi il se contredisoit,

ricien,

ricien montrera-t'il que cette ame, dans son second état, est la même que dans le premier? de plus, en quelle justice Dieu pourra-t'il la récompenser ou la punir, dans ce second état, puisqu'alors elle n'approuvera ni ne condamnera ce qu'elle a fait dans le premier. D'ailleurs comme j'ai déja dit, qu'elle fin Dieu pourra-t'il se proposer en récompensant & en châtiant ainsi les ames? ce ne sera pas de les exciter par-là à continuer de bien faire, & à se repentir de leurs fautes, puisqu'elles ignoreront que ses bienfaits sont des suites des bonnes actions qu'elles ont faites jadis, & ses coups, des effets des crimes dont elles se sont souillées: j'ai montrai il n'y a qu'un instant que ce ne sera pas non plus de satisfaire sa justice. Seroit-ce donc de contenter sa bonté & sa vengeance? mais pour ce qui est du premier point, Dieu ne fait pas du bien, dans cette unique vûe, & pour ce qui est du second, outre que sa vengeance seroit injuste & cruelle, ce que j'ai déja prouvé, elle ne pourroit pas même lui plaire, car il est essentiel pour qui veut se vanger, que celui qui est l'objet de sa colere sçache ou soupçonne au moins de qui viennent les coups qu'on lui porte. La métempsicose ne fournit donc pas à Dieu les moyens que dit Pythagore d'agir conformément à sa Justice, par rapport aux ames.

Il faut remarquer que les raisonnemens qu'on vient de voir combattent aussi le systême de Platon, qui ne regardoit cette vie que comme un tems de supplice, & nos corps, que comme une prison où elles expioient les crimes qu'elles avoient commis dans une autre vie.

La défense que Pythagore faisoit de manger la chair des animaux, étoit une suite de son hypothese précédente; car il supposoit que les ames humaines passoient souvent dans les corps des bêtes, & que celles-ci, soit qu'elles fussent animées

ou non par un esprit qui eût animé le corps d'un homme, étoient raisonnables de même que nous. Cela étant, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il eut tant d'horreur pour l'usage qu'on fait de la chair des animaux. Au contraire il est surprenant que toute l'antiquité, qui croyoit comme lui les bêtes raisonnables, du moins jusqu'à un certain point, n'ait pas embrassé son opinion sur cette matiere-ci. Car enfin les Philosophes d'alors devoient raisonner ainsi, quand même ils n'auroient pas supposé que les ames des hommes habitassent quelquefois les corps des animaux. *Ce seroit une chose horrible de tuer des hommes pour en faire servir la chair à notre nourriture, ou seulement de les manger après leur mort. La raison en est non que cette chair ressemble à la nôtre, car sur ce principe, il faudroit qu'on deffendit aussi d'user d'un plat d'herbes, par exemple, ausquelles un habile Cuisinier auroit donné la figure d'un corps humain. Reste donc qu'un tel corps soit spectré, parce qu'il est, ou qu'il a été habité par une ame raisonnable. Le même principe doit nous détourner de massacrer les bêtes, & de devorer leur chair, puisque leurs ames sont à peu de chose près, de la même nature que les nôtres.* Cette démonstration auroit été convaincante pour eux, à moins de l'éluder en disant que tel ou tel corps est indifférent à l'ame d'une bête; qu'elle est contente, pourvû qu'elle en ait un, & que n'oser manger de celui qu'elle a remuée pendant quelque tems, c'est comme si on se faisoit un scrupule de brûler un instrument qui auroit été employé par des hommes; puisque les corps qu'une ame anime, & la plume que ce corps fait agir, sont également des simples instrumens, par lesquels l'ame touche les corps. Mais cette deffense n'auroit rien valu pour eux, ou bien il auroit fallu qu'ils cessassent de traiter d'affreux & de barbares les repas que

des

des Antropophages auroient faits de la chair des hommes mort.

Ce que j'ai dit ne détruit pourtant pas entiérement l'interdit que Pythagore avoit jetté sur les viandes, parce qu'il l'appuyoit encore sur un autre fondement, sçavoir, sur les dispositions à la cruauté que le massacre des bêtes pouvoit produire en nous. En effet, sans qu'il soit nécessaire de prouver par la Physique, qu'un cœur dur & cruel, est souvent l'effet de l'accoutumance à répandre le sang, à le voir couler & à se nourrir de chair, l'expérience de ceux qui tuent les animaux que nous mangeons, & celles des peuples qui font un usage excessif de la viande le démontrent assez, quoique la religion ou la Philosophie qui ont adouci leurs mœurs, doivent les empêcher de passer pour inhumains. Ainsi cette raison de notre Philosophe étoit d'un grand poids, d'autant plus qu'il pouvoit y en ajoûter d'autres, sçavoir l'indépendance des bêtes par rapport à nous, la mauvaise qualité de la nourriture qu'il défendoit, les maladies qu'elle produit, & les dispositions à la débauche qu'elle met en nous.

La défense de manger des féves n'a pas la même probabilité à beaucoup près, & on ne sçait même sur quoi elle étoit fondée. Aussi, est-ce une chose étonnante combien elle a exercé les Sçavans. Clément Alexandrin veut que Pythagore ait donné ce précepte à ses Disciples, parce qu'il avoit appris des Egyptiens qui l'avoient circoncis & initié à leurs mysteres, à s'abstenir de ce légume. En effet, cette Nation ne mangeoit jamais de féves, & les Prêtres entr'autres, avoient tant d'horreur ou de respect pour elles, qu'ils n'osoient ni les regarder ni les toucher. Cependant Aristote rapporte (*a*) d'autres raisons de cette abstinence Pythagorique, sçavoir, ou parce

(*a*) Diogen. Laert. in Pythagora. Bib. VIII.

parce qu'elles ressemblent aux parties qu'on ne nomme pas, ou parce qu'elles ressemblent aux portes de l'Enfer on parce qu'elles sont semblables à la nature de l'univers ; ou enfin, parce qu'elles étoient employées dans les Elections des Magistrats, & qu'il vouloit avertir par-là ses disciples de s'éloigner du gouvernement. Les trois premiéres conjectures semblent revenir au même, & signifier que les Philosophes doivent garder la chasteté, sans quoi je ne vois point quel sens elles pourroient avoir ; ainsi je n'en ferai qu'un seul article, ou sans examiner *an* Κυάμοι *intelligendi sint de testiculis virorum, aut de papillis muliebribus, aut de alia re :* je rapporterai quelque chose de ce que Windet a dit sur cette matiere (*a*) Il y a en effet beaucoup de sublime dans la pensée qu'il attribue à Pythagore. Ce grand homme, dit-il, n'entendoit par les portes de l'enfer, que celles par où nous entrons dans la vie, & il comparoit ces dernieres aux féves, parce que ce légume ἀγόνατον ἐι, *genuum expers est, ac penitus perforatur, nec articulorum sive geniculorum obicibus intercipitur, perinde ac porta inferni nunquam oppessulata animabus εἰς γένεσιν κατιούσαις in generationem descendentibus.*(*c*) Lorsqu'il défendoit les féves, ce n'est donc pas qu'il les crût immondes ou sacrées. Sa vûe étoit d'insinuer à ses disciples par cette interdiction mystérieuse, qu'il eût mieux valu pour nous, n'être jamais entrés dans cette région corrompuë : que l'acte de la génération, étoit une violence faite aux ames qui habitent dans le Ciel, puisqu'elle les arrachoit de cet heureux séjour ; qu'ainsi nous ne devions faire à personne le funeste présent de la vie. La preuve que c'étoit-là le sentiment de cet illustre Grec, c'est que regardant l'ame comme

(*a*) Windet, de statu vitâ functorum.
(*b*) Ce sont les propres termes du même.

une particule de la Divinité, il ne pouvoit regarder sa demeure dans un corps, que comme un triste exil qui l'éloignoit de sa patrie & de son tout; c'est à peu près ainsi que raisonne le sçavant homme que nous avons cité : cependant je ne puis me rendre à son autorité ni à ses preuves, tandis que je vois tant de Pythagoriciens entrer dans le mariage, état qu'ils auroient détesté, si leur maître avoit été dans l'opinion qu'on lui suppose. Je n'approuve pas d'avantage ce qu'Aristote avance en cinquiéme lieu, que la défense des féves signifioit le soin qu'on doit avoir d'éviter les affaires publiques. Outrè qu'il eût été indigne d'un Philosophe de se refuser à sa patrie, de la laisser entre les mains des ignorans, en un mot de cultiver une Philosophie oisive, sterile, inutile à la société, Pythagore a montré assez par son exemple qu'il n'étoit nullement trembleur sur cet article. Pour ce qui est de la prétendue ressemblance des féves à la nature de l'Univers qu'Aristote dit, je n'entens point cette conjecture. Ainsi je passe à une pensée que Ciceron a euë sur ce point. Voici comme il l'exprime dans le livre premier de la Divination. *Jubet Plato sic ad somnum proficisci affectis corporibus, ut nihil sit, quod errorem animis, perturbationemque afferat. Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne fabâ vescerentur, quod habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam.* Il dit presque la même chose dans le second livre. *Fabâ*, ce sont ses termes, *Pythagorei abstinuere, quasi verò eo cibo mens, non venter inflatur.* J'avoue que cette supposition a beaucoup d'apparence; car les Pythagoriciens étant persuadés que l'ame humaine étoit divine, & qu'elle avoit commerce pendant la nuit avec les esprits qui remplissoient le monde, ils devoient conclure que ses songes étoient le fruit de ses en-

tretiens nocturnes avec ces êtres immateriels, & par cette raison les croire vrais & prophétiques. Il ne seroit donc pas étonnant qu'il se fussent couchés avec les précautions dont Ciceron parle, qu'ils eussent évité avec soin les nourritures qui auroient pû troubler la tranquillité de leur ame, & obscurcir ses lumieres, & par conséquent qu'ils eussent rejetté un légume dont on connoît les qualités flateuses, & qui selon l'expression de l'Auteur que je cite, enfle non moins l'ame que le corps. Mais d'ailleurs n'y a-t'il que les féves capables de produire ce mauvais effet; si on en eût mangé le matin, quel risque eût-on couru pour la nuit? Falloit-il pour cela avoir une horreur pour ce légume, qui allât jusqu'à aimer mieux mourir que de passer dans un champ qui en étoit semé, comme on raconte que fit Pythagore? Enfin étoit-ce-là un mystere sur lequel on dût recommander le secret avec tant d'empressement & qui méritât qu'une Pythagoricienne aimât mieux se couper la langue, que de le révéler, pour s'épargner les rigueurs d'une torture violente! En vérité je ne sçaurois le comprendre, & j'aime mieux croire qu'il s'y agissoit de quelque chose qu'on ignorera toujours.

Ante Tiberium,.. quantæ clades orbem & urbem ceciderunt! Legimus Hierapolin, & Delon & Rhodon, & Coon, insulas multis cum millibus hominum pessum abiisse. Memorat & Plato majorem Asiæ & Africæ terram Atlantico mari ereptam. Sed & mare Corinthium terræ motus ebibit, & vis undarum Lucaniam Italiæ abscissam in Siciliæ nomen relegavit. Cet endroit tiré de l'apologétique de Tertulien, où il est destiné à prouver qu'il étoit arrivé de grands désastres dans le monde avant la naissance du Christianisme, revient au discours de Pythagore que nous devons expliquer, & est appliquable à la quest-

tion

tion suivante. Ces changemens considérables sont les premiers dont l'histoire parle, peut-on dire : Ce sont donc les premiers que l'Univers ait vû ; car des événemens de cette nature ne sortent pas facilement de la mémoire des hommes, outre que l'histoire s'en charge toujours avec plaisir. Donc le monde n'est pas éternel.

Une autre preuve de la nouveauté du monde, c'est ce qu'on tire de celle que nous connoissons les inventeurs des arts & des sçiences, de ce que nous sçavons en quel tems ils ont vécu, enfin de ce que chacun sçait qui ont été les premiers habitans des divers pays, & en quel tems ils y sont entrés. Saint Augustin Propose ainsi cet argument : (*a*) *Si semper humanum genus fuit, quonam modo verùm loquatur historia, narrans qui fuerint, quarumque rerum inventores, qui primi liberalium disciplinarum aliarumque artium institutores, vel à quibus primùm illa vel illa regio parsque terrarum, illa vel illa insula coli cœperit.*

Les anciens répondoient à ces difficultés en plusieurs manieres. Sçavoir en premier lieu, que de temps en temps des déluges & des embrasemens dépeuplent une grande partie de la terre, de sorte qu'il ne reste que peu d'hommes qui reparent peu à peu l'échec arrivé au genre humain. On peut bien juger qu'ils sont occupés alors d'autres soins que d'écrire l'histoire. C'est ainsi que les siécles suivans viennent à ignorer le malheur qui a rendu le monde désert avant eux. Seulement ils sçavent confusément que telle partie du monde a commencé à être peuplée à peu près en tel temps & par telles personnes.

Les Platoniciens disoient en second lieu, une chose qui eût prouvé merveilleusement la vérité

(*a*) Lib. XII. de Civitate Dei, cap. X.

de la ſuppoſition précédente, ſi elle-même, elle eût été vraye. C'étoit que la nature eſt ſujette à des révolutions périodiques, au bout deſquelles on voit mêmes acteurs, mêmes évenemens reparoître réguliérement ſur la même ſcêne. Ainſi il y a eu un Philoſophe nommé Platon en telle année de tel ſiécle, il eut telles qualités du corps & de l'eſprit ; il a embraſſé telles opinions, il a eu tels diſciples. Après la grande année, comme ils parloient, c'eſt-à-dire, au bout de trente-ſix mille ans, ſelon quelques Platoniciens, on devoit revoir le même Platon dans le même tems, dans la même ville, avec les mêmes qualités & les mêmes ſentimens & au milieu de la même école. De-là il s'enſuivoit, comme on voit aſſez, qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner, ſi on connoiſſoit les Autéurs des arts, les fondateurs des colonies, le tems où étoient arrivés les grands changemens de la face de la terre. Ces choſes prouvoient non que le monde étoit nouveau, mais qu'il y avoit peu de tems que la grande révolution étoit arrivée. En ſuppoſant cette hypotheſe vraye dans le fonds, c'eſt-à-dire en ſuppoſant que des révolutions pareilles étoient certaines, ils auroient raiſonné ainſi & contre les Stoïciens & contre les Chrétiens. *Vous ſoutenez que l'Univers doit être conſumé un jour par les flammes, & vous en particulier, ô Stoïciens, vous prétendez qu'il s'enflammera de lui-même, ſemblable à une roue que la rapidité de ſon mouvement échaufe, & qui en perdant inſenſiblement ſon humidité prend feu tout à coup. Si cela eſt, & que vous admettiez mon principe, vous ne ſçauriez prouver que le même effet n'a pas déja été produit par les mêmes cauſes. Par conſéquent vous n'avez pas encore prouvé la nouveauté de l'Univers.*

Mais ce n'eſt pas tout. Attaqués par l'hiſtoire, ils ſe deffendoient auſſi par elle, & voici comment

ment : on leur citoit par exemple, les annales Grecques qui bornent extrêmement la durée de l'Empire d'Asie. (*a*) Or cet Empire est le premier qui ait été dans le monde, ajoutoit-on. Donc le commencement du monde n'est pas éloigné extrêmement de nos jours. Mais que leur faisoit cet argument ? Il auroit fallu prouver d'abord que l'histoire Grecque étoit véritable, pour que son témoignage fît quelque impression. Le faisoit-on, ou le pouvoit-on faire ? Elle étoit remplie de ténébres, d'incertitude & de fausseté sur des choses qui regardoient la Grece même. On y lisoit tantôt que les premiers hommes étoient nés dans l'Arcadie, tantôt, que c'étoit dans l'Attique qu'ils avoient paru pour la premiere fois, tantôt que c'étoit en Egypte. On alloit jusqu'à dire qu'ils avoient été engendrés par la terre qu'ils avoient habitée ensuite, & même que leur naissance avoit précédé l'existence de la Lune, ce qui avoit fait prendre aux Athéniens le nom ridicule d'Αυτοχθόνες, à des peuples anciens de l'Italie, celui d'*Aborigines*, aux Arcadiens, celui de Προσελήνοι. Après des mensonges pareils, pouvoit-on ajouter foi à l'histoire Grecque.

Maintenant Diogenes Laërce, Diodore de Sicile, Pomponius Mela écrivent que selon l'histoire d'Egypte, depuis qu'il y avoit eu un Royaume de ce nom, le Soleil avoit deux fois été se coucher à l'endroit d'où il se leve aujourd'hui ; que jusqu'au dernier Ptolomée, il s'étoit écoulé un espace de temps de septante mille ans & davantage : que depuis que l'Astrologie étoit connue en Egypte, on comptoit au de-là de cent mille

(*a*) Selon le calcul de Josephe, il a duré 1317. ou 1350. Selon celui de Diodore, 1360. Selon Patereulus 1070. Selon Justin, 1300. Selon Eusebe, 1240. Enfin, selon Orose, 1174.

années. Pline rapporte, qu'à s'en rapporter aux monumens des Indiens, il faudroit compter depuis l'expédition de Bacchus dans les Indes jusqu'à celle d'Alexandre 153. Rois & 6042. ans & 3. mois. Selon Ciceron, les Chaldéens assuroient qu'ils ont l'histoire de 470000. ans. Ceux qui combattoient pour l'éternité du monde, n'auroient-ils pas en conséquence pu dire, & aux Chrétiens, & aux autres ? *Vous êtes les premiers à soûtenir que l'Asie & l'Egypte ont été le séjour des premiers hommes, que c'est-là qu'on a commencé à cultiver les sciences, & qu'elles nous sont enfin venues des Egyptiens & des Asiatiques. En ce cas-là, n'est-il pas probable que les premieres histoires sont celles de l'Asie & de l'Egypte, & par conséquent ne doit-on pas préferer leur témoignage à celui des autres ? Sans doute des gens qui ont vû les siécles dont ils parloient, méritent plus de créance que des Historiens qui racontent l'histoire de ces siécles. Donc les histoires Grecques & Hébraïques qui ne s'accordent pas avec les histoires d'Egypte & d'Asie touchant la durée du monde, ne doivent pas faire la moindre impression sur nous.*

Ce n'auroit été là encore que le premier coup que les Platoniciens auroient frappé. Ils pouvoient continuer de la maniere suivante. *Les Histoires d'Egypte, des Indes, de Chaldée, s'accordent sur un point, sçavoir, l'antiquité du monde, donc ce point est véritable. Mais d'ailleurs les unes déterminent cette antiquité d'une maniere, & les autres d'une autre. C'est une preuve de ces révolutions périodiques que nous soûtenons, révolutions que les Chaldéens, les Egyptiens & les Indiens auront connues, & que les uns auront crû n'être arrivées qu'un certain nombre de fois, au lieu que les autres auront jugé qu'il en étoit arrivé davantage, ce qui*

aura

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

aura produit la diversité qui paroît dans leur calcul. Mais les uns & les autres se sont trompés. Le monde est éternel, & par conséquent le nombre des révolutions qu'il a vûes, ne devoit pas être borné, comme il l'a été par les Ecrivains de ces diverses Nations.

Le malheur pour ces Philosophes est que leurs preuves sont d'une telle foiblesse, que j'aurois honte de les combattre. Je me contenterai d'appliquer ici ce passage du livre deuxiéme de la Cité de Dieu, *dicunt quod putant, non quod sciunt.*

FABLES TROISIE'ME & IV.

ARGUMENT.

Egerie, femme de Numa, se retire après la mort de son mari dans la vallée d'Aricine, où Hippolite ressuscité lui conte son avanture, pour la consoler de sa perte.

ON dit que Numa ayant reçu ces instructions, & appris quantité d'autres choses dans les entretiens de Pythagore, retourna dans son pays, & que le peuple qui le souhaitoit lui donna la couronne & l'Empire de Romulus. Il épousa la nymphe Egerie, qui contribua par ses conseils à la félicité de Rome & à la gloire de son mari. Il n'entreprit aucune chose que par l'avis des Muses qui le che-

rissoient. Il enseigna les cérémonies de la Religion & la maniere de sacrifier ; il fit régner avec lui & les Loix & la Justice ; & des combats & de la guerre, à quoi son peuple encore rude s'étoit toujours accoûtumé, il le fit passer doucement aux exercices de la paix. Il régna jusqu'à une extrême vieillesse, & comme il avoit été durant sa vie les délices & le plus grand bien de ses sujets, il fut également pleuré après sa mort par les grands & par les petits. Les Dames en prirent le deuil, le peuple qui montre à la mort des Rois s'il est vrai qu'il les a aimés, le pleure comme son pere, & le Senat si fort & si ferme, eut besoin d'être consolé. Mais Egerie sa femme ressentit les plus grands maux de la perte d'un si grand Prince; elle en quitta la ville de Rome, & pour mieux pleurer son mari, elle se retira dans la forêt d'Aricine, où bien souvent par ses sanglots & par ses plaintes, * elle interrompit les sacrifices de la Diane d'Oreste.

* Oreste & Iphigenie sa sœur l'avoient apportée en Italie.

Combien de fois les Nymphes des bois & des eaux, tâcherent-elles de la consoler ? combien de fois Hyppolite la voyant en larmes, s'efforça-t'il d'appaiser une douleur si violente ? » Cessez enfin de » vous affliger, lui disoit-il. Non, non, » vous n'êtes pas la seule dont on doive » plaindre la fortune. Jettez les yeux de

» tous

„ tous les côtés, vous y verrez des maux
„ ſemblables, & vous apprendrez à ſouf-
„ frir les vôtres avec plus de courage & de
„ conſtance. Certes, je ſouhaiterois que
„ mon exemple ne fût pas au nombre de
„ ceux qui ſont capables de vous conſo-
„ ler; mais puiſque les Dieux l'ont permis,
„ mon exemple vous conſolera. Si quel-
„ quefois vous avez oüi parler d'un Hyp-
„ polyte qui mourut par la crédulité de ſon
„ pere & par la méchanceté de ſa belle-me-
„ re, il ne faut point douter que vous
„ n'ayez plaint ſon avanture; mais vous
„ vous étonnerez du reſte, & à peine
„ vous le pourrai-je perſuader, bien que
„ je ſois moi-même cet Hippolyte. Phe-
„ dre, qui étoit ma belle-mere, & fille de
„ Paſiphaé, mit toutes choſes en uſage
„ pour faire enſorte que je l'aimaſſe. Mais
„ voyant que je ne pouvois conſentir à une
„ lâcheté ſi honteuſe, elle feignit que je
„ voulois ce qu'elle vouloit elle-même,
„ & ſoit que mon refus l'eût irritée, ou
„ qu'elle appréhendât que je l'accuſaſſe,
„ elle m'accuſa du crime qu'elle avoit vou-
„ lu commettre. Ainſi par les ſollicitations
„ de cette méchante femme, mon pere
„ me chaſſa de ſon Palais & de ſon Royau-
„ me, & me chargea en partant de tou-
„ tes les malédictions dont un ennemi
„ peut charger ſon ennemi. Je réſolus de
„ me

„ me retirer à Trezene, & comme je pas-
„ sois dans mon char sur les rivages de la
„ mer de Corinthe, je fus étonné que je
„ vis enfler les eaux comme une grande
„ montagne, qu'il en sortit des mugisse-
„ mens, & que le sommet s'en fendit,
„ comme un grand rocher qui s'écarte-
„ roit en deux. Il sortit de-là un taureau
„ épouvantable, qui étoit dans l'eau jus-
„ qu'aux flancs, & qui vomissoit par les
„ narines une partie de la mer qu'il rece-
„ voit avec la gueule. En même tems mes
„ gens s'étonnerent; mais soit que la dou-
„ leur de mon bannissement occupât tout
„ mon esprit, ou qu'après le prodige de
„ l'injustice de mon pere & de l'amour d'u-
„ ne belle-mere, il n'y en eût point d'as-
„ sez grands pour me donner de l'épouvan-
„ te, je demeurai inébranlable à l'aspect
„ de ce monstre horrible. Cependant mes
„ chevaux qui l'apperçurent en eurent peur
„ & se troublerent, ils emporterent mon
„ chariot dans des précipices & dans des
„ rochers, & quoique je pusse faire, il me
„ fut impossible de les retenir. Néanmoins
„ j'en fusse peut-être venu à bout, & mon
„ effort & mon adresse eussent vaincu leur
„ furie, si l'une des rouës de mon chariot
„, qu'ils emportoient de toutes leurs for-
„ ces, ne se fût rompuë contre un arbre.
„ Je tombai aussi-tôt à terre du choc que
„ reçut

„ reçut mon char ; mais j'y demeurai em-
„ barrassé parmi les roues qui y restoient
„ & dans les rênes de mes chevaux qui ne
„ laissèrent pas de courir avec la même
„ violence. Ainsi tout mon corps fut en
„ peu de tems déchiré, vous eussiez vu mes
„ entrailles qui s'attachoient à des épines,
„ & qui tiroient contre moi-même, enfin
„ il n'y avoit point de rochers, ni point
„ de buissons où je ne laissasse quelque par-
„ tie de mon corps. On entendoit même
„ le bruit que faisoient mes os en se rom-
„ pant, & enfin mon ame lasse de résister
„ si long-tems, fut contrainte de m'aban-
„ donner. Vous n'eussiez pas pris mon
„ corps pour le reste du corps d'un hom-
„ me, il n'y étoit rien demeuré à quoi
„ vous eussiez pu le reconnoître, il y avoit
„ tant de blessures, que ce n'étoit qu'une
„ blessure. Après cela, sage Nymphe, je
„ ne crois pas que vous puissiez comparer
„ vos maux avec les miens, ni que même
„ vous en ayez la pensée. J'ai passai par
„ les enfers, j'ai vu cet Empire affreux où
„ l'on ne voit jamais le jour ; j'ai lavé mon
„ corps déchiré dans les eaux de Phlegeton,
„ & j'y fusse demeuré comme une ombre
„ malheureuse, si un des fils d'Apollon,
„ si le merveilleux Esculape ne m'eût en-
„ fin rendu la vie par la vertu toute-puis-
„ sante de ses herbes & de ses remédes.

„ Ainsi

„ Ainsi après qu'il m'eut ranimé, malgré
„ le Dieu des Enfers, je me séparai d'avec
„ les morts, & de peur que la grace
„ que je venois d'en recevoir, n'y exci-
„ tât contre moi de la haine & de l'envie,
„ Diane me couvrit d'un nuage qui em-
„ pêcha qu'on ne me vît, lorsque je sortis
„ des Enfers. Davantage, afin que je fus-
„ se en sûreté sur la terre, & que la
„ cruauté de mon ennemi n'allumât pas
„ contre moi de nouvelles persécutions,
„ elle m'a fait paroître en un âge plus
„ avancé, & m'a donné un visage qu'il
„ est impossible de reconnoître pour le
„ visage d'Hippolyte. Elle douta long-
„ tems si elle me feroit habiter ou à Crete
„ ou à Delos; mais après y avoir pensé
„ elle me mit en ce lieu, comme en un
„ azile assuré contre l'injustice & la for-
„ tune. Néanmoins elle me commanda de
„ quitter aussi le nom qui pouvoit me faire
„ connoître, & me faire souvenir du mal-
„ heur où mes chevaux me précipiterent.
„ Enfin, me dit-elle, vous avez été Hip-
„ polyte, vous serez maintenant * Virbie.
„ Depuis j'ai toujours demeuré dans cette
„ forêt. Je suis au nombre de ses Dieux,
„ la protection de cette Déesse me tient ici
„ à couvert de toutes sortes d'injures,
„ & je fais tous mes délices de lui rendre
„ obéissance."

*Comme, qui diroit *Virbis*, deux fois homme.

EXPLI-

EXPLICATION.

De Verbius ou Hippolyte, & d'Egerie.

APrès la mort de Minos, Roi de Crete, Thesée envoya demander à Deucalion qui venoit de monter sur le Thrône, sa sœur Phédre en mariage. (*a*) Il étoit fatal au sang de Minos de troubler le repos de la famille d'Egée. La jeune Princesse fut à peine à Athénes, qu'elle conçut de l'amour pour Hippolyte, fils de son époux & de l'Amazone Antiope. D'abord elle n'osa déclarer la funeste passion qui la dévoroit. Elle se contenta de bâtir un Temple à Venus auprès de Trezene, où demeuroit son amant. On peut juger si elle y alloit souvent pour se procurer l'occasion précieuse de voir l'objet de sa tendresse, & si les Prêtres de la Déesse sçurent profiter des pélerinages dévots en apparence que faisoit la Reine. Mais cet expédient fut inutile. Hippolyte jeune & chaste, ou n'entendoit pas, ou feignoit de ne pas entendre. Il fallut en venir à une déclaration sans détour. Cet effort coûta beaucoup, comme on peut croire. Souvent on a plus de honte des autres que de soi-même, parce qu'on sçait se justifier à ses propres yeux, & qu'on craint de ne pouvoir tromper avec la même facilité la justice éclairée & sévere des hommes. On fit pourtant cet aveu honteux & pénible. Le pis fut qu'il ne réussit point, & que le desespoir porta Phédre à s'ôter la vie. Cependant elle pourvut en mourant à sa vengeance, car Thesée lui trouva dans la main un billet, par lequel elle déclaroit qu'Hippolyte avoit voulu

(*a*) Voyez Euripide & son Scholiaste, Diodore, & Ovide.

la

la deshonorer, & que c'étoit la cause de sa mort. Le pere infortuné envoye sur le champ ordonner à son fils de se rendre à Athénes. Celui ci qui ne soupçonnoit point le dessein qu'on avoit contre lui, obéit avec tant de promptitude, que les chevaux échauffés prennent le mors aux dents. Hippolyte fut traîné au milieu des rochers, où son char s'étant enfin brisé, il perdit la vie. Un Imposteur qui prit dans la suite le même nom, donna lieu à la Fable d'Hippolyte ressuscité. Voilà tout le mystere.

Mais ne pourroit-on pas demander maintenant pourquoi les Poëtes racontent tant d'exemples de passions incestueuses, s'ils étoient tous vrais, & si les Payens avoient moins d'horreur que nous pour l'inceste ? Examinons donc ces questions, ou plutôt répondons à la derniere seule, c'en sera assez pour être en état de juger des deux premieres. Oui les Payens, sur-tout ceux des tems reculés, regardoient l'inceste avec d'autres yeux que nous, Jamais Peuples n'eurent moins de respect pour la chasteté, pour la nature & pour la pudeur. Qu'on en juge par ce passage de Sextus Empyricus (*a*), que je traduis ainsi. *Apud Germanos, ut aiunt, mascula venus non est turpis, sed usu recepta. Quin imo apud Thebanos hoc olim minimè fœdum visum esse fertur, & Merionem Cretensem sic vocatum fuisse ad mores Creticos exprimendos. At quid rei mirum est, quando Cynici Philosophi, & Zenon Citticus, ac Cleanthes Chrysippus quæ indifferens hoc esse affirmant. Insuper verò palam cum uxore rem habere . . . . apud quosdam Indos haud turpe habetur. . . . Præterea mulieres corpus prostituere apud multos ex Ægyptiis honestum. Aiunt enim eas quæ à pluribus initæ fuerint ornari perisphyrio, suæ gloriationis signo. Quin*

(*a*) Lib. III. Hypotypos.

etiam

etiam apud quosdam ex illis, puellæ ante nuptias dotem ex meretricia arte colligunt, ac deinde nubunt. Stoicos etiam vidimus dicentes non absurdum esse cum scorto congredi, & meretricia arte vitam sustentare. Sera-t-on surpris à présent, qu'ils ayent moins détesté l'inceste que nous ne faisons, & par conséquent, qu'ils y soient tombés plus de fois que nous? Mais ce n'est pas tout. Ils avoient devant les yeux ce que faisoient les Perses, & entr'autres les Mages; c'est-à-dire ceux qui faisoient parmi eux une profession particuliere de sagesse. Ils les voyoient épouser leurs meres & leurs sœurs, les Egyptiens en faire autant avec leurs sœurs, les Dieux mêmes leur donner l'exemple de cette conduite. Pour commettre sans scrupule les mêmes desordres, ils n'avoient qu'à raisonner juste. Les Dieux, auroient-ils dit, les Dieux dont nous connoissons la sainteté, ont fait telle & telle chose: Donc elle est bonne, donc elle est honnête, donc elle nous est permise. Que s'ils avoient été Scepticiens, ils auroient pu ajoûter. Au cas que quelque chose dût nous détourner de ces actions, ce devroient être les idées qui nous les font regarder comme criminelles. Mais pour que ces idées dussent produire en nous cet effet, il faudroit que ce fût Dieu qui les eut imprimées dans nos ames. Or il n'est point apparent qu'elles nous viennent de Dieu ces sortes d'idées, car elles seroient communes à chaque homme, à chaque Peuple, à chaque Religion, ce qui est parfaitement faux: Donc ces idées ne doivent point nous détourner des actions qu'elles nous représentent comme vicieuses. Mais qu'eût-ce été, s'ils avoient pensé de même que Zenon de Cittia, & que Chrysippe! Voici comme le premier s'exprime dans le Livre d'Empyricus que j'ai déja cité. *Non fuit mirum si Oedipus matrem fricaret. Si enim ægrotantem alia parte corporis, fricando manibus,*

ad-

adjuvare posset, haud erat turpe factu. Si alias partes fricans delectaret, ægritudinemque ejus levaret, adeò ut ingenuos ex matre libros procrearet, an fœdum habebitur? Ils se seroient étourdis par cet impertinent sophisme, & se seroient précipités sans honte dans les dernieres abominations. Or peut-on douter qu'ils n'ayent été fournis abondamment d'argumens pareils? Ni leur Philosophie, ni leur Religion ne les en laissoient manquer. Religion & Philosophie horrible! qui

Inguinis & capitis quæ sint discrimina nescit.

confond les desordres des hommes avec les plaisirs permis par la nature, qui profane la sainteté de la nature divine pour justifier les crimes des hommes! Certes le point d'honneur est d'une grande utilité dans la vie. Sans lui la terre alors eût été inondée, je crois, de desordres affreux, du moins dans les Pays où certains genres d'incontinence étoient tolerés par les Loix, comme on sçait que la Pedérastie, par exemple, l'étoit dans la Gréce, à Rome, & ailleurs. Il n'y avoit que cette barriere, qui les retenoit encore sur le penchant du précipice.

Je finirois volontiers ici l'article d'Hippolyte, pour passer à celui d'Egerie & de Numa; mais je ne puis m'empêcher de dire un mot d'une chose à laquelle la fable du fils de Thesée me fait penser, sçavoir la résurrection.

On doit avouer qu'il n'étoit pas rare parmi les Payens de trouver des gens qui la crussent possible, & qui en rapportassent des exemples. Outre ceux de Tyndarée, de Glaucus, d'Admete, & d'autres rappellés à la vie par Esculape, nous en rencontrons dans les Historiens & chez les Philosophes mêmes. Platon parle d'un Eres Armenien ou Pamphilien, Valere Maxime d'un Acilius

Aviola

Aviola Consul, Apulée d'un Zaclas Egyptien, & Philostrate de plusieurs à qui Apollonius rendit la vie. Ce que Plutarque dit n'est pas moins extraordinaire (*a*). Un certain Enarchus abandonné par les Médecins, & tenu pour mort, comme il l'étoit en effet, ressuscita peu de tems après. Comme on doutoit qu'il eût été mort veritablement, il raconta que les Démons qui l'avoient arraché à la vie, avoient été réprimandés durement par leur Prince, de ce qu'ils l'avoient pris pour Nicaudas le corroyeur, qui saisi de la fiévre à la même heure, mourut de cette maladie. Enarchus non content de cette preuve, annonça à Plutarque, qui étoit malade alors, qu'il seroit bientôt rétabli, ce qui arriva.

Mais ce n'est pas tout. Telle étoit la persuasion des Payens touchant l'article de la résurrection des corps, sur-tout dans les tems reculés, que par cette raison, ils avoient un soin extrême de recueillir les membres dispersés de leurs parens. C'est ainsi qu'on rassembla les restes d'Absyrte, ceux d'Hyppolite, ceux de Penthée, & une infinité d'autres. On faisoit plus. On alloit jusqu'à croire que les ames ainsi réunies au corps, ne les abandonneroient jamais. On en trouve la preuve dans ces vers de Phocylide:

Οὐ χαλὸν ἁρμονίην ἀναλυέμεν ἀνθρώποιο
Καὶ τάχα δ' ἐκ γαίης ἐλπίζομεν ἐς φάος ἐλθεῖν
Λείψαν' ἀπιχομένων ὀπίσω δὲ θεοὶ τελεθοῦσι

Il n'est pas honnête de défaire l'assemblage harmonieux du corps humain. Car peut-être les restes des morts sortiront un jour de la terre, & rendus à la lumiere, ils deviendront des Dieux.

Je passe à présent aux prétendus entretiens que

(*a*) Lib. de Anim.

Numa avoit en secret avec la Nymphe Egerie, dans la forêt d'Aricine.

La Fable qu'on vient de voir avoit été inventée par Numa, qui, bien-aise d'assurer à ses loix une longue durée, crut qu'il n'étoit pas de meilleur moyen pour y réussir, que de les donner pour des ordres dictés par le Ciel même. On doit convenir qu'il eut raison. Il connoissoit les Romains, encore indisciplinés, féroces, demi barbares. Il sçavoit que la multitude ressemble aux enfans, qu'on est obligé souvent de tromper pour les résoudre à prendre des remédes salutaires. Encore une fois donc, il ne se fit point scrupule d'employer le motif vénérable de la Religion, ainsi que plus d'un Législateur Payen avoit fait avant lui, & de jouer le rolle d'un homme inspiré. La chose lui réussit, comme il avoit esperé, & les Romains pleins de respect pour un Prince qui avoit un commerce intime avec des natures immortelles, reçurent ses Loix avec soumission.

Voilà ce me semble tout ce qu'il y avoit à dire sur cette fiction, à moins qu'on n'eût voulu l'appliquer au pouvoir de la Religion sur l'esprit des hommes, & aux ruses de la Politique. Cependant les Mythologistes ne l'ont pas laissée échapper, sans y ajoûter des réflexions sur le secret avec lequel les Princes doivent ménager leurs affaires, & sur le choix qu'ils doivent faire de leurs conseillers. Y avoit-il rien qui revînt moins au récit d'Ovide & à la vérité, que des remarques pareilles?

Quoiqu'il en soit, j'en rapporterai encore une du même genre sur le nom d'Egerie, nom qui vient, disent les Commentateurs, du mot Grec Ἐγείειν, *exciter*, & par lequel ils prétendent qu'on doit entendre cette faculté de notre ame, qui nous excite en certaines occasions à agir. Ainsi à les entendre, Numa n'eut rien voulu exprimer par sa

Nymphe

Nymphe de qui il apprenoit la volonté des Dieux, que les ſentimens ſecrets qui le pouſſoient à publier certains Réglemens. Bien que Numa n'ait peut-être pas eu autant de fineſſe que ceux qui ont commenté ſon hiſtoire, je ne laiſſerai pas d'examiner leur opinion.

Il eſt certain qu'en pluſieurs conjonctures, on ſe ſent porté, ſans ſçavoir comment ni pourquoi, à faire certaines choſes, & que nous nous trouvons d'ordinaire bien d'avoir ſuivi ces mouvemens. Bien plus, nous preſſentons, ſans aucune raiſon apparente, que telle choſe arrivera. Que dis-je? Il y a des perſonnes qui aſſurent avoir prévu de cette maniere l'arrivée d'un inconnu, & ſe l'être repréſenté ſous ſes véritables traits. On pourroit appeller cela une eſpéce de Prophétie naturelle. Car enfin on ne doit pas dire que ce ſoit un effet du hazard que des impulſions ſemblables, puiſqu'une telle expreſſion ne ſignifieroit rien, le hazard étant un terme vuide de ſens, lorſqu'on le prend, comme on feroit ici, pour quelque choſe d'exiſtant *à parte rei*. On ne réuſſiroit pas mieux, ſi on faiſoit ſignifier à ce mot un concours indéliberé de penſées, parce qu'un tel concours excitât-il notre ame à former des penſées & des déſirs: elle ne le formeroit cependant pas aveuglément, & ſans en ſçavoir aucune raiſon, ainſi que l'expérience & le bon ſens le prouvent. Il faut donc que quelque être, au dehors de nous, nous pouſſe inviſiblement à certaines choſes, & nous en inſtruiſe. Il faut que ce ſoit un eſprit, car nous ſommes témoins que ni ces preſſentimens ni ces prénotions ne nous viennent du corps. Il faut enfin que ce ſoit un eſprit qui nous aime, car ces ſortes d'avis ſecrets nous ſont profitables, à ce qu'aſſurent bien des perſonnes qui prétendent l'avoir éprouvé. Ne ſeroit-ce point, par conſéquent Dieu lui-même, qui attentif à notre conſervation & à notre bien,

nous feroit entendre ainſi ſa voix touchant l'avenir, lorſque nous ſommes en état de l'écouter? Ne ſeroit-ce pas lui qui nous communiqueroit ces lumieres inopinées, qui viennent éclairer nos eſprits, lorſque nous y penſons le moins, & qui nous étonnent nous-mêmes? Pour moi, j'avouë que bien des raiſons me le perſuadent.

FABLES CINQUIE'ME, VI. & VII.

ARGUMENT.

Egerie eſt changée en une Fontaine qui porte ſon nom. Naiſſance de Tages, qui enſeigna aux Toſcans la ſcience de deviner. Le Dard de Romulus eſt changé en arbre.

NEanmoins les malheurs & les infortunes d'autrui ne purent ſervir de conſolation à la douleur d'Egerie, Vous euſſiez dit qu'à chaque inſtant elle venoit de perdre Numa, & que le tems qui guérit les plus grands maux, ajoûtoit à ſes douleurs ce qu'il ôtoit à celles des autres. Ainſi s'étant aſſiſe au pied d'une montagne ſolitaire, elle ſe fondit toute en larmes, pour mieux pleurer un ſi grand Prince. Mais enfin Diane touchée d'une ſi belle amitié & de l'affliction de cette Princeſſe, fit de ſon corps une fontaine dont les eaux ne tariſſoient point, & lui laiſſa le nom

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

nom d'Egerie. Toutes les Nymphes du pays admirerent cette merveille; mais sur tout Hippolyte n'en fut pas moins étonné que le Laboureur de la Toscane, qui vit dans une pleine qu'il labouroit, une motte de terre, qui commença d'abord à se remuer d'elle-même, & qui perdant ensuite sa premiere forme, prit aussi-tôt celle d'un enfant qui parla dès qu'il fût né & qui prédisoit les choses futures. Ceux du pays l'appellerent Tages, & ce fut lui qui enseigna aux Toscans l'art de prédire ce qui doit arriver au monde. Enfin Hippolyte fut aussi surpris de ce prodige que, fut autrefois Romulus, lorsque son dard, qu'il avoit fiché dans terre sur le Mont Palatin, commença à prendre racine, & à jetter des feuillages, de sorte qu'en moins d'un instant, ce ne fut plus un dard, mais un grand arbre, qui le couvrit de ses branches & qui lui donna de l'ombre.

EXPLI

EXPLICATION.

D'Egerie, Veuve de Numa, convertie en fontaine, d'une motte de terre changée en un Enfant nommé Tages, & du dard de Romulus métamorphosé en arbre.

PRès de Rome, dans un bois sacré hors de la Porte Capene, étoit un lieu détourné, où Numa se retiroit d'ordinaire, feignant qu'il y conféroit avec la Nymphe Egerie. On y alla apparemment après la mort de ce Prince, pour voir ce que c'étoit que cet endroit, ou que cette Egerie, & comme au lieu d'elle, on n'y trouva qu'une Fontaine, ce fut une occasion de dire, ou qu'elle avoit été changée en cette Fontaine, ou qu'elle en étoit la Déesse. Pour moi, je n'y vois point d'autres mysteres.

La Fable de Tages qu'Ovide dit être sorti de la terre, & que d'autres font fils d'un Génie & petit-fils de Jupiter, n'a aussi de fondement que dans l'Histoire. On raconte qu'arrivé d'un Pays éloigné en Etrurie, il s'y rendit célébre par les prédictions qu'il fit, & par la Nécromancie qu'il enseigna aux Etrusques. Sur-tout il se distinguoit par la connoissance des Augures & des Aruspices, qu'on appella depuis Divination Etrusque, & dont les Romains firent tant de cas dans la suite. Les anciens Citoyens lisoient souvent ses Livres, ou plutôt ses prétendus Livres, car il est apparent que ce n'étoit qu'un recueil de prédictions qu'on s'étoit avisé de lui attribuer après sa mort, pour leur donner de l'autorité & du poids.

Reste l'histoire du dard de Romulus. Ce Prince ayant pris les auspices, le lança du haut de

l'Aventin

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

l'Aventin sur le Capitole, où il s'enfonça dans la terre en tombant, prit racine, & devint depuis un grand arbre. Ce prodige fut regardé comme un présage que l'Empire Romain devroit sa puissance aux armes, & qu'un jour il jouiroit d'une grandeur extraordinaire. En effet, comme si le destin de Rome eût été attaché à cette Plante miraculeuse, Plutarque assure que tant qu'elle subsista, la République fut florissante, & que l'arbre commença à sécher au commencement des guerres civiles, qui furent aussi le commencement de la ruine de Rome. Cet Auteur ajoûte, que Jules César faisant faire un édifice en ce tems-là, ceux qui en jetterent les fondemens, couperent la racine de cet arbre, qui mourut peu de tems après. Or on sçait que ce même Romain qui fit perir cet arbre vénérable, fut aussi la cause de la perte de la République

---

FABLE HUITIE'ME.

ARGUMENT.

Cippus Venutius revenant victorieux à Rome; s'apperçut qu'il lui étoit venu des cornes sur la tête; & les Devins lui dirent, que c'étoit un présage qu'il regneroit quand il seroit entré dans la Ville. Mais comme il avoit de l'aversion pour la Royauté, il n'y voulut point entrer, & aima mieux s'en bannir, que d'en devenir le Tyran.

ON peut dire encore qu'Hippolyte fut aussi étonné de l'avanture d'Egerie, que Cippus qui se vit des cornes à la tête, Valer. Maxim. l. 5. c. 6.

en

en se regardant dans le Tybre. En effet il en apperçut sur son front, & s'imaginant que c'étoit une illusion, & que ses yeux étoient trompés par quelque phantôme qui avoit pris sa figure, il porta plusieurs fois ses mains sur sa tête & toucha ce qu'il avoit vu. Cela l'obligea de s'arrêter comme il revenoit victorieux des ennemis du Peuple Romain, & levant alors au Ciel les yeux & les cornes : » O Dieux, dit-» il, quoique ce prodige nous puisse an-» noncer ! si c'est une chose heureuse, que » ce soit pour la Patrie & pour le Peuple de » Rome, & s'il n'annonce que des mal-» heurs, qu'ils tombent seulement sur » moi. « En même tems il fit brûler de l'encens sur un Autel de gason, il remplit des coupes de vin & immola deux brebis pour chercher dans leurs entrailles l'explication de ce prodige. Lorsque le Devin les eut regardées, il vit de grandes choses sans être pourtant éclairci de rien. Mais dès qu'il eut levé les yeux de dessus les entrailles des victimes, & qu'il eut considéré les cornes de Cippus : Je vous salue comme Roi, dit-il, Rome & l'Italie vous obéiront & obéiront à vos enfans, & les cornes que vous avez sont des présages infaillibles que vous porterez la Couronne. Ne differez point davantage ; hâtez-vous d'entrer dans la Ville, les des-

tins

tins le veulent & vous le commandent ; vous n'y serez pas si-tôt entré qu'on vous en donnera l'Empire, & vous y regnerez long-tems en paix, Prince aimé de votre peuple & redouté de vos ennemis. Cippus ayant oüi ces paroles, se retira comme d'horreur, de celui qui les prononçoit, & détourna ses yeux de la Ville. » Non, non, » dit-il, je ne veux point de cet honneur, » & je prie les Dieux immortels de faire » tomber autre part les menaces de ce pré- » sage. Je vivrai plus justement dans un » exil que dans un trône, & je me ban- » nirai moi-même avec plus d'honneur & » de gloire, que si j'entrois dans le Capi- » tole avec un Sceptre à la main. « En même-tems, il manda le Sénat & le peuple, mais avant que de se présenter à l'assemblée, il se couvrit d'une couronne de feuilles, pour empêcher qu'on ne vît ses cornes. Ensuite il monta sur une levée de terre qu'il avoit fait faire par les Soldats, & après avoir imploré les Dieux, suivant l'ancienne coûtume : » Il y a ici quelqu'un, » dit-il, qui sera bien-tôt votre Roi, si » vous ne le bannissez de la Ville. Je ne » vous dirai point son nom, je vous dirai » seulement les signes qui vous le feront » reconnoître. Il a des cornes sur le front; » & les Devins vous menacent que s'il en- » tre une fois dans Rome, il sera votre

» Souverain, & vous imposera des Loix.
» Il a été en son pouvoir d'entrer glorieu-
» sement dans la Ville ; mais j'ai eu assez
» de courage pour l'empêcher de passer ou-
» tre, bien qu'il n'y ait personne au mon-
» de qui me touche de si près que lui. Em-
» pêchez-donc, ô Peuple Romain ! qu'il
» n'entre avec vous dans Rome ; & si vous
» le jugez digne des fers, chargez son corps
» de fers & de chaînes, ou délivrez-vous
» de la crainte par le meurtre de ce Ty-
» ran. « Si on a quelquefois entendu sifler le vent dans un Bois planté de Pins, ou si quelquefois on a entendu le bruit que font les flots de la mer, on s'imaginera celui qui s'éleva des voix confuses d'un si grand Peuple assemblé. Tout le monde parloit ensemble, tout le monde étoit étonné, & parmi cet étonnement & la confusion de tant de voix, on n'entendoit que celle-ci, qui éclatoit pardessus les autres : » QUI » EST-CE? QUI EST-CE? « Ils se regardent tous au front, ils cherchent les cornes qui leur font peur ; mais pour les ôter de peine, Cippus reprenant la parole : » Voilà, dit-il en se montrant, voilà » celui que vous cherchez ; « & en même-tems il se découvrit la tête, & fit voir les cornes qu'il avoit au front. Chacun baisse la vuë à l'aspect de ce prodige, on en soupire de douleur, & bien que chacun aimât une

une tête si précieuse & si illustre, néanmoins qui le pourroit croire? chacun en détourna les yeux, & la regarda malgré soi. Mais on ne put permettre que Cippus demeurât plus long-tems sans honneur. On lui remit sur le front la Couronne de son triomphe & de sa victoire, & le Sénat le voyant résolu de ne rentrer jamais dans la Ville, lui donna autant de terre qu'il en pouvoit enfermer depuis le matin jusqu'au soir, du sillon d'une charruë. Et pour conserver la mémoire de la vertu d'un si grand homme, on fit graver sur la porte par où il étoit sorti de la Ville, une tête cornuë qui lui ressembloit.

EXPLICATION.

De Cippus Venutius.

IL est difficile de juger sûrement si l'Histoire de Cippus Venutius est véritable & fausse. En effet, ce n'est pas un Poëte seul qui la raconte, ce sont encore des Historiens, c'est entr'autres un Valere Maxime. D'ailleurs, si on y trouvoit quelque chose d'incroyable, ce seroit sans doute, que des cornes fussent sorties de la tête d'un homme. Mais on sçait que la même humeur qui fait pousser des cornes aux animaux, peut en faire naître sur nos fronts, sur-tout si on y joint, ou une imagination forte, ou quelque songe. On a trouvé plusieurs fois des excrescences assez semblables à des cornes sur le corps de quelques personnes, &

en 1686. la République des Lettres parloit d'une fille de Palerme, qui étoit toute couverte de cornes ſemblables à celles d'un veau. Cependant le ſilence de Tite-Live, de Denys d'Halicarnaſſe, & du reſte des Hiſtoriens ſur cette matiere, me porteroit à croire que ce n'étoit qu'une tradition fondée ſur ce qu'une ancienne porte de Rome, nommée Raudera, étoit remarquable par une tête de bronze armée de cornes. Chacun ſçait aſſez qu'une infinité de contes populaires n'ont pas un meilleur fondement. On voit un monument antique dont la ſingularité ſurprend, on en recherche la cauſe, & quelqu'un en imagine une qui plaît; c'en eſt aſſez, ce qu'il a dit va de bouche en bouche, & peu à peu cela devient une opinion générale, qui acquiert en vieilliſſant un air vénérable, & qui en impoſe à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, on lit dans le cinquiéme Livre de Valere Maxime une Hiſtoire qui ne differe pas beaucoup de celle-ci, excepté qu'il ne s'y agit ni de cornes, ni de Royauté. Un jour Ælius Préteur, rendant juſtice, un Pivert vint ſe percher ſur ſa tête, & l'Aruſpice conſulté répondit, que tandis qu'il conſerveroit cet oiſeau, ſa maiſon ſeroit heureuſe, & la République miſérable; au lieu que ſi on le tuoit, le contraire arriveroit certainement. Ce brave Romain choiſiſſant d'être malheureux, tua l'oiſeau en préſence du Sénat, & apprit quelque tems après, qu'il avoit perdu à la bataille de Cannes dix-ſept jeunes hommes de ſa maiſon, dont le moindre l'auroit comblée de gloire & d'honneurs.

FABLE

FABLE NEUVIE'ME.

ARGUMENT.

On va chercher Esculape, suivant la réponse d'Apollon, pour faire cesser la peste qui étoit dans Rome, & on l'y améne métamorphosé en serpent.

» MUSES, qui inspirez les Poëtes, » Muses, qui sçavez toutes choses, » & que l'Antiquité ne peut tromper, ap- » prenez-nous de quelle contrée on amena » dans l'Isle du Tybre le * fils d'Apollon & » de Coronis, & enfin par quelle avanture » on lui donna une place parmi les Dieux » qu'on adore à Rome. " Autrefois la Ville de Rome fut si infectée de la peste, qu'elle devint en même-tems le cimetiére de ses Citoyens. Mais enfin, comme on vit que les remédes humains sembloient irriter le mal, au lieu d'y apporter du soulagement, on eut recours à l'aide des Dieux. On envoya à Delphes, qui est située, dit-on, au milieu de la Terre, pour y consulter l'Oracle d'Apollon, & on le pria de remédier à un si grand mal par une réponse favorable. En même-tems, & le Temple de ce Dieu, & ses lauriers, & son carquois furent ébranlés, comme par un tremble-

* Esculape.

ment de terre, & cette voix qui étonna les assistans, sortit de son sanctuaire. » Ce que » vous demandez, Romains, vous l'auriez » trouvé plus proche de vous. Vous n'avez » pas besoin d'Apollon, mais seulement du » fils d'Apollon, pour mettre fin à vos » maux. Allez le chercher, sous de bons » auspices, faites passer mon fils à Rome, » & Rome obtiendra ce qu'elle demande.« Lorsque le Sénat eut reçu cette réponse, il s'enquit avec un grand soin, de la Ville où on trouveroit Esculape, & enfin on envoya par mer des Ambassadeurs à Epidaure, où on sçavoit surement qu'on trouveroit le remede qu'Apollon avoit enseigné. Dès qu'ils eurent pris terre, ils se présenterent au Sénat & aux premiers de cette Ville, à qui ils exposerent leurs ordres, & ce qu'Apollon avoit répondu; & enfin ils les prierent de donner leur Dieu aux Romains, pour empêcher par sa présence que leur malheureuse Ville, qui périssoit tous les jours, n'achevât bien-tôt de périr. Les opinions furent diverses dans le Sénat d'Epidaure. Quelques-uns étoient d'avis qu'on ne refusât pas aux Romains le secours qu'ils demandoient, & remontroient qu'Esculape trouveroit peut-être mauvais qu'on ne voulût pas obéïr à la volonté de son pere. Néanmoins la plûpart ne furent pas de ce sentiment, & ne pouvoient se résoudre de laisser

laisser aller leur Dieu, & de se priver eux-mêmes de leur bien & de leurs secours; & cette contestation dura si longtems, qu'ils furent surpris de la nuit, avant qu'on eût rien résolu. Cependant Esculape se présenta en songe aux Ambassadeurs des Romains, de même qu'on le voit dans son Temple, avec un bâton à la main gauche, & passant la droite sur sa longue barbe, & après leur avoir fait voir par la douceur de son visage, ce qu'ils en devoient espérer, il leur parla en ces termes : » Dépouillez-vous de votre crainte, je serai » de votre voyage, mais je quitterai la forme en laquelle vous me voyez. Considérez ce serpent, qui se roule à l'entour de » ce bâton, je prendrai cette figure ; mais » je serai beaucoup plus grand, & enfin je » paroîtrai d'une grandeur si prodigieuse, » qu'elle semblera digne d'un Dieu. « A peine leur eut-il parlé, qu'il disparut de devant eux, & à peine eut-il disparu, que le sommeil les quitta, & qu'on vit paroître le jour. Enfin, dès que le Soleil fut levé, le Sénat d'Epidaure incertain de la résolution qu'il devoit prendre, s'assembla dans le Temple du Dieu que les Romains demandoient, & le pria de témoigner par quelques signes manifestes s'il vouloit changer de séjour, s'il aimoit mieux Rome qu'Epidaure. Il n'eut pas si-tôt prié, que ce

Dieu qu'on adoroit sous un simulachre d'or, prit la forme d'un grand serpent, & par des siflemens horribles qui annoncerent son arrivée, il ébranla son image, son Autel & tout son Temple. En même-tems il parut sous cette forme effroyable, regarda les Assistans avec des yeux pleins de feu, qui jettoient par tout des éclairs, & épouvanta tout le monde. Mais son Prêtre, qui avoit la tête liée d'une bandelette blanche, & de qui la pureté le rendoit digne de sa charge, le reconnut aussi-tôt, & commença à s'écrier : » Voilà le Dieu que nous » adorons : Peuple, qui le voyez comme » moi, ne pensez rien & ne dites rien qui » soit indigne de sa présence. Que ce soit » pour notre bien, dit-il alors à ce Dieu, » que vous paroissez à nos yeux, favorisez » de votre secours tous les Peuples qui vous » adorent, & montrez-nous que les Dieux » ne nous abandonnent pas, lorsqu'ils sem- » blent nous abandonner. « Il n'y eut personne qui ne rendît des adorations véritables à la divinité qu'il voyoit. Chacun redit les paroles que le Prêtre avoit prononcées, & les Romains sur tous les autres, implorerent son assistance, & de la bouche & du cœur. Il leur témoigna par le mouvement de sa tête, qu'il avoit écouté leurs prieres ; ensuite il recommença ses siflemens, & alors il sortit du Temple, & se

laissa

laissa glisser doucement sur les dégrés qui étoient de marbre ; & comme il en fut un peu éloigné, il tourna la tête en arriere, pour regarder encore une fois son ancienne demeure, & pour lui faire ses adieux. De-là il commença en ondoyant, à se couler sur la terre, qu'on avoit couverte de fleurs tout le long de son passage, & après avoir traversé toute la Ville, il se rendit au Port, suivi de toute la multitude, qui se pressoit pour le voir, & comme pour lui faire de plus près & des vœux & des prieres. Il s'arrêta quelque tems au bord de la mer, & regarda tous les assistans avec un visage tranquille, comme pour prendre congé d'eux. Et lorsqu'il eut témoigné à cette grande troupe qui l'avoit suivi, que son respect & ses devoirs lui avoient été agréables, & qu'il ne l'abandonnoit pas pour ne s'en souvenir jamais, il entra dans le Vaisseau des Romains ; & le Vaisseau qui reçut ce Dieu, ressentit bien qu'il avoit une charge extraordinaire. Les Romains se réjouirent d'une conquête si glorieuse, & après avoir immolé un Taureau sur le rivage de la mer, & mis des couronnes de fleurs sur le mât de leur Vaisseau, comme pour faire connoître qu'ils croyoient déja triompher de l'ennemi qui les affligeoit, puisqu'un Dieu prenoit leur parti, ils leverent les ancres, & reprirent la route de

Rome.

Rome, avec un vent favorable. Cependant le Dieu paroiſſoit élevé ſur le tillac, d'où il prenoit plaiſir à voir cette grande étenduë des eaux, & il n'y avoit de tous les vents qu'un agréable zéphir, qui regnât alors ſur la mer. Ainſi les Ambaſſadeurs des Romains arriverent en ſix jours ſur les côtes de l'Italie. Ils virent en paſſant le Temple fameux de Junon Lacinienne, & parce qu'ils étoient en la compagnie d'un Dieu, ils ne craignirent pas les menaces du gouffre épouvantable de Scylle. Ils laiſſérent à gauche la Calabre & les rochers d'Amphryſe, & virent à la droite les monts Cerauniens. Ils côtoyerent Romech, Caulon & Narice, ſurmonterent les périls de la mer Sicilienne, & doublerent heureuſement le cap de Pelore. De-là ils paſſerent le long des Iſles Eoliennes & des minieres de Themeſe, * d'où on tira le premier cuivre qui parut jamais ſur la terre. Ils virent l'Iſle de Leucoſie, & les beaux jardins de Peſte, où l'Automne donne des roſes auſſi-bien que le Printems. Enſuite ils côtoyerent l'Iſle de Caprées, le promontoire de Minerve, les colines de Surrente, ſi renommées par les bons vins qu'elles produiſent, Heraclée, Stabie & Naples, cette Ville délicieuſe, où le repos & les plaiſirs ont établi leur Empire. Ils découvrirent la Ville de Cumes & le Temple de cette Sibylle

* En Chypre.

bylle célébre, pour qui on aura toûjours du respect. Ils laisserent derriere eux les chaudes fontaines de Bayes, la Ville de Linterne, où il y a des arbres d'où découle le mastic; l'embouchure du Vulturne, qui roule autant de sable que d'eau; Sinuesse où on voit des serpens aussi blancs que la neige; Minturne, où l'air est toûjours pesant, * la Ville où Enée fit enterrer sa nourrice; * celle où Antiphate regna; Trachine environnée de marécages, & l'isle fameuse de Circé. Enfin voyant que la mer commençoit déja à s'enfler, & qu'elle donnoit des présages de quelque tempête, ils vinrent prendre terre à Antium. En même-tems Esculape commença à se développer des cercles en quoi il s'étoit ramassé, & se coula en serpentant dans le Temple de son pere qui n'étoit pas loin du rivage. Mais après que la tempête fut appaisée, & que le calme fut revenu, il prit congé du Dieu son pere, chez qui il avoit demeuré quelque tems, & revint au Vaisseau où il étoit attendu. Ainsi, en se glissant sur le sable, il y fit comme un sillon qui alloit en ondoyant, & lorsqu'il fut près du Vaisseau, il se traîna sur le gouvernail, & monta jusques sur la poupe, où il se tint comme auparavant, jusqu'à ce qu'ayant passé Castrum & la Ville de Lavinie, il arriva à l'embouchure du Tybre.

* Cajette.

* Formies.

Là

Là tout le Peuple Romain s'assembla en foule, le Sénat, les Dames, & même ces religieuses Filles qui gardent le feu sacré de Vesta, se trouverent sur le rivage, afin de recevoir ce Dieu, & d'abord on le salua avec mille cris d'allegresse. On brûla de part & d'autre sur le bord de la riviere une infinité d'encens, & on y avoit fait tout de même des Autels d'espace en espace, où l'on immoloit des victimes, à mesure qu'on voyoit passer le Vaisseau. Enfin lorsqu'il fut entré dans la Capitale du Monde, ce serpent leva la tête, & en la soûlevant contre le mât, il jetta l'œil de tous côtés pour chercher un lieu qui lui fût propre. Il y a une Isle sur le Tybre, qui est de part & d'autre également éloignée de la terre ferme. Ce fut-là que ce favorable serpent s'alla jetter, en sortant de son Vaisseau; & alors ayant repris la forme d'un Dieu, il finit les maux des Romains, & montra véritablement qu'il étoit le salut de Rome.

EXPLICATION.

D'Esculape changé en serpent.

APollon aimoit Coronis, fille de Phlegias & de Larisse, & il paroît qu'elle l'aimoit à son tour, puisqu'elle lui avoit accordé les dernieres faveurs, & qu'elle étoit enceinte de ses œuvres, comme

comme on dit. Néanmoins elle s'abandonna depuis à la passion d'un jeune homme nommé Æmenius ou Ischrys, fils d'Elatus. Mais *on ne brave pas impunément le couroux des Enfans de Jupiter*, dit Pindare, de qui je tire en partie ce récit. Soit qu'Apollon se fût vengé lui-même de cette Amante infidelle, comme on l'assure ordinairement ; soit que Diane se fût chargée de ce soin, comme Pausanias le témoigne ; on trouva Coronis percée de fléches. Cependant Esculape étoit encore dans le sein de la malheureuse fille, & il alloit périr avec sa mere dans le bucher qu'on avoit allumé pour la brûler. Mercure ou Apollon, car on les nomme tous deux, vint le tirer du danger, & le porta chez le Centaure Chiron. C'est-là qu'Esculape apprit la Médecine, la Chirurgie & la Botanique. Bien-tôt il surpassa son Maître, & non content de guérir les malades, il entreprit de rendre la vie aux morts. Glaucus, fils de Minos & de Pasiphaé, fut le premier sur qui il réussit, si on peut en croire l'Histoire suivante. Ce jeune Prince jouant un jour dans un endroit où il n'y avoit personne, tomba dans un tonneau, & y fut étouffé. On peut bien s'imaginer qu'il fut cherché long-tems, mais ce fut peine perduë. On s'avisa enfin de consulter l'Oracle d'Apollon, qui répondit, qu'un monstre étoit né en Créte, & que quiconque devineroit ce que c'étoit, celui-là retrouveroit Glaucus. Là-dessus on cherche le monstre de tous côtés. On vint annoncer alors à Minos, qu'il étoit né un veau qui changeoit de couleur trois fois le jour, c'est-à-dire de quatre en quatre heures, & qui étoit premierement blanc, puis rouge, ensuite noir. Esculape devina que c'étoit le meurier ; ce que c'étoit en effet. Ainsi Minos le somma de lui rendre Glaucus, comme l'Oracle l'avoit ordonné. Esculape étoit dans le dernier embarras, lorsqu'une chouette qui poursui-

voit

voit des abeilles sur un cellier, le fit penser à examiner ce qui étoit dedans. Voilà par quel hazard Glaucus fut trouvé. Il ne s'agissoit plus que de lui rendre la vie, & Minos vouloit absolument que le Devin le fit, quoique le pauvre homme protestât que c'étoit une chose au-dessus des forces humaines. On l'enferma donc dans le tombeau du jeune Prince, où on ne lui donna pour toute consolation qu'un poignard. Mais il n'y fut pas long-tems. Un serpent étant venu s'entortiller autour d'un bâton qu'il portoit, il le tua, & peu de tems après il le vit renaître par le moyen d'une herbe qu'un autre serpent lui mit dans la gueule. Cette expérience lui fit juger qu'il pourroit ressusciter Glaucus par le même moyen, & le succès répondit à ses espérances (*a*). On peut croire qu'il sçut profiter de ce secret dans l'occasion. C'est pourquoi je ne répéterai point une foule de résurrections qu'on lui attribuë, & dont je parle ailleurs. Enfin il en fit tant, que Jupiter indigné l'écrasa d'un coup de foudre. Néanmoins les Epidauriens le mirent au nombre des Dieux, selon Pausanias, d'où son culte fut porté à Athénes, à Pergame, à Smyrne, à Cyrene, & enfin répandu par tout.

Voilà ce que les anciens Poëtes racontoient communément de cette Divinité; excepté que quelques-uns la plaçoient dans le Ciel dès le moment de sa naissance, & en faisoient le signe du Serpentaire, honneur auquel il avoit été élevé, disoient-ils, par Jupiter, à la priere d'Apollon. Il s'agit maintenant de voir ce que les Historiens en rapportent. Ciceron compte trois Esculapes: le premier fils d'Apollon Nomien, qui inventa l'art de bander les playes; le second, fils du second Mer-

(*a*) Hyginus attribuë ce miracle à Polydas de Byzance: mais les autres le donnent à Esculape.

cure

cure, & foudroyé, puis enseveli à Cynosures; le troisiéme, fils d'Arsippus & d'Arsinoë, grand Médecin, dont on voyoit le sépulchre environné d'un bois sacré en Arcadie, du tems de Ciceron. Lactance après Tarquitius, dit de ce dernier, qu'on n'en connoissoit pas les parens; que des chasseurs l'avoient trouvé exposé dans un bois; qu'ils l'avoient nourri de lait de chévre; & qu'ensuite ils l'avoient fait instruire par Chiron, après quoi il étoit allé faire sa résidence à Epidaure. Hermès Trismegiste semble en avoir trouvé un quatriéme qu'il fait Egyptien, & à qui il attribuë l'invention de la Médecine. C'est apparemment celui-ci que l'Empereur Julien affirmoit avoir été conçu par Jupiter (*a*) dans sa pensée intérieure, s'être manifesté ensuite sous une forme humaine, & avoir été instruit alors par un certain Apis d'Egypte, Philosophe excellent. Apparemment de tous ces Esculapes, on n'en aura fait qu'un, selon la coûtume de l'Antiquité. De-là la multitude des choses qu'on en dit, & les contradictions des Poëtes sur son sujet.

On le représentoit avec une couronne de laurier, une barbe touffue, une baguette autour de laquelle étoit entortillé un serpent avec une crête de coq, & un chien à ses pieds. Figure allégorique qu'on assuroit renfermer une infinité de mysteres. Sa couronne marquoit qu'il étoit fils d'Apollon; sa barbe, qu'une longue expérience est nécessaire aux Médecins; les ornemens de sa baguette, qu'on lui sacrifioit des coqs, ainsi que des chévres; les premiers à cause de leur vigilance, & les secondes, parce qu'elles ont toûjours la fiévre. Pour ce qui est du serpent dont sa verge étoit environnée, on en apportoit trois raisons. La premiere, que ce Dieu s'étoit souvent montré sous la figure de cet

(*a*) Cyrillus adversus Julian.

ani-

animal, ainsi que Pausanias assure qu'il fit à Nicagore mere d'Agasicles & femme d'Echetion, qui le porta de cette maniere à Sicyone (*a*). C'est pourquoi souvent, au lieu de lui, on gravoit un serpent sur les Médailles, avec ces mots, *Salus Aug.* ou *Salus Publica.* La seconde raison étoit, qu'Esculape avoit apprivoisé sur le mont Pelion un serpent d'une figure extraordinaire. Car il étoit noir, verd sous le ventre, un triple rang de petites dents, & gras sur la tête & vers les sourcils, d'où lui pendoient sous la gorge de grosses peaux d'une couleur livide & plombée. Enfin on pouvoit avoir eu un troisiéme motif d'approprier le serpent à Esculape. Les Anciens étoient persuadés que les chairs venimeuses avoient des vertus extraordinaires. Dioscoride assure que ceux qui se nourrissent de viperes, prolongent leur vie de beaucoup. Isigone parle de certains Indiens appellés Cirnes, qui vivent des cent trente & quarante ans, par le moyen de cette nourriture. Tertullien croit que les Cerfs ne vivent tant de tems, que parce qu'ils mangent souvent des couleuvres qui les rajeunissent. Je ne finirois point, si je voulois entasser les citations sur cette matiere. Il paroît même, que cette opinion étoit répanduë jusques chez les Hébreux, & que Moyse y faisoit allusion, lorsqu'il éleva un serpent d'airain dans le désert, préférablement à un autre animal. Quoi qu'il en soit, ce sentiment général de l'Antiquité étoit fondé vraisemblablement, I. Sur l'usage qu'on fait des viperes dans la composition de la Thériaque : II. Sur ce que les serpens en changeant de peau, ce qui arrive tous les ans, semblent se dépouiller de leur

(*a*) Tite-Live & d'autres écrivent, que Rome étant affligée de la peste, des Députés l'allerent chercher à Epidaure, d'où ils l'amenerent sous la forme d'un serpent.

vieil-

vieilleſſe, & recommencer une vie nouvelle. On le jugeroit du moins par cette Fable, tirée de Nicandre. Dans les premiers tems, les Mortels avoient obtenu des Dieux une jeuneſſe vigoureuſe, floriſſante, & qui devoit durer autant que leur vie. Mais ils eurent l'imprudence de charger un âne de ce don précieux. Celui-ci mourant de ſoif, voulut boire à une fontaine, où un ſerpent faiſoit ſa réſidence. Le ſerpent fut fin dans tous les tems. Il s'oppoſe au deſſein de l'âne, & proteſte de ne lui permettre point de s'abreuver, qu'il ne lui ait donné le fardeau qu'il portoit. L'animal ſtupide n'en fit point de difficulté. Depuis ce tems-là, les ſerpens ſe renouvellent chaque année, & jouiſſent d'une jeuneſſe éternelle. Encore une fois, c'eſt peut-être par cette raiſon que les Anciens peignirent Eſculape avec un ſerpent. Ils lui donnoient auſſi un chien, & ce qui eſt remarquable, dans la même attitude où on repréſente celui de Saint Roch, je veux dire, couché à ſes pieds. On aſſure que c'eſt parce qu'il avoit été allaité par une chienne, ainſi que Cyrus.

FABLE DERNIERE.

ARGUMENT.

Jules Céſar eſt métamorphoſé en Cométe, après avoir triomphé de tous les Peuples de la terre.

AINSI Eſculape fut autrefois un Dieu étranger, qu'on mit au nombre de nos Dieux : mais le glorieux Céſar, le pre-

mier de tous les hommes, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, eſt maintenant Dieu dans ſa Ville, & ſon Pays qu'il fit triompher, lui a donné des Autels. Néanmoins ni tant de guerres qu'il termina par des triomphes, ni toutes les choſes qu'il a faites avec tant d'eſtime & de gloire en faveur de la République, n'ont point tant contribué à le convertir en Aſtre que les vertus de ſon fils. En effet, il n'y a rien parmi les actions de Céſar de plus illuſtre & de plus grand que de s'être rendu pere de ce fils incomparable. C'eſt beaucoup, ſans doute, que d'avoir dompté les Anglois; que d'avoir fait promener ſes Vaiſſeaux victorieux ſur ce grand fleuve de l'Egypte; que d'avoir châtié les Numides; que d'avoir vaincu le Roi Juba; que d'avoir aſſujetti les Peuples du Pont, encore orgueilleux des victoires & des grands noms de Mithridate; que d'avoir ajoûté des Empires à l'Empire du Peuple Romain; enfin c'eſt beaucoup que d'avoir ſouvent triomphé, & de mériter encore de triompher plus ſouvent; mais c'eſt quelque choſe de plus héroïque d'avoir mis au monde un ſi grand homme, par qui les Dieux ont fait paroître, en le rendant Maître du monde, qu'ils ont ouvert tous leurs tréſors, & répandu ſur le genre humain leurs

plus

plus précieuses faveurs. Ainsi afin que ce fils illustre ne fût pas engendré d'un homme, il falloit nécessairement que son pere fût fait Dieu, & qu'il eût place dans les Cieux. Aussi Venus, qui connut cela, résolut d'y employer tout ce qu'elle avoit de puissance. Mais en prévoyant l'honneur qui en arriveroit au fils, elle prévit aussi la mort & la funeste entreprise dont le pere étoit menacé, elle vit les armes qu'on tenoit déja prêtes pour exécuter ce lâche dessein, elle en pâlit, elle en eut horreur, & dès qu'elle rencontroit quelque Dieu, elle lui en parloit de la sorte : ,, Voyez, disoit-» elle, les attentats qu'on fait contre moi, » & les embuches qu'on me dresse ; voyez » avec combien de fureur & de cruauté on » attaque maintenant ce qui me reste du » sang d'Enée. Serai-je seule toûjours ex-» posée à d'injustes persécutions ? Toute » Déesse que je suis, je fus autrefois bles-» sée par les armes d'un mortel, & je vis » rougir de mon sang le javelot de Dio-» mede. J'ai vu tomber malgré moi les mu-» railles de Troye, que je tâchois de soû-» tenir. J'ai vu souvent mon fils sur la mer » menacé de la tempête, emporté au gré » des vents, & prêt à faire naufrage. Je » l'ai vu persécuté de mille avantures di-» verses. Voyez si mes maux furent grands.

» Je l'ai vu entrer dans l'Enfer, comme
» pour s'aller consoler des afflictions de la
» terre. Je l'ai vu depuis exposé aux fu-
» reurs d'une longue guerre qu'il soûtint
» contre Turnus, ou pour dire la vérité,
» qu'il soûtint contre Junon. Mais pour-
» quoi me représenter mes anciennes af-
» flictions? L'appréhension d'aujourd'hui
» me doit ôter la mémoire de mes premie-
» res infortunes. C'est contre moi qu'on
» prépare tous ces poignards, que vous
» voyez. Je vous conjure de les détourner
» de mon sang; je vous conjure d'empê-
» cher ce crime, & de ne pas permettre
» qu'on éteigne le feu de Vesta par le sang
» de votre * grand-Prêtre. « Mais c'étoit
en vain que Venus inquiéte de l'avenir,
faisoit ces plaintes par tout le Ciel, &
qu'elle sollicitoit les Dieux. Toutefois s'il
n'est pas en leur pouvoir de rompre les
Arrêts des Parques, ils donnent au moins
des signes assurés de ce qui doit arriver aux
hommes. Ainsi on rapporte qu'on entendit
dans les nues un effroyable cliquetis d'ar-
mes, & que des trompettes, dont le bruit
venoit du Ciel, & qui sembloient courir
en l'air, annoncerent ce sacrilége. Le So-
leil même durant ce tems-là, comme cou-
vert d'un crêpe de deuil, ne répandit sur
la terre qu'une morne & triste lumiere. On
vit

* César étoit grand Pontife.

vit souvent des torches ardentes qui reluisoient parmi les étoiles, & souvent parmi la pluie on vit tomber des gouttes de sang. L'étoile qui se leve devant l'Aurore, & qui se couche après le Soleil, fut plus obscure que de coûtume, & la face de la Lune parut sanglante. Les Hibous, ces oiseaux d'Enfer, annoncerent en mille endroits, par leurs cris épouvantables, cette funeste avanture. On vit pleurer en mille endroits des statuës d'yvoire & de marbre, & on entendit dans les Temples & dans les forêts sacrées, des voix horribles & menaçantes. Il n'y eut point de victimes qui ne donnassent de mauvais présages. On ne voyoit dans leurs entrailles, que des troubles, que des tumultes, que des ruines. On entendit de nuit heurler des chiens, & dans les places publiques, & à l'entour des Temples des Dieux. On dit même qu'on vit des ombres qui se promenoient de tous côtés, & que la Ville trembla comme d'horreur & de crainte de tant de sinistres présages. Néanmoins tous ces avertissemens des Dieux furent sans force & sans effet. On ne put éviter l'embuche, ni surmonter les Destins qui conspiroient avec les traîtres contre une vie si précieuse. Ainsi tous les Conjurés s'armerent chacun d'un poignard qu'ils cacherent sous leurs robes, & on

on ne trouva point de lieu dans toute la Ville, plus commode que le Sénat, pour exécuter un dessein si sanglant & si criminel. Alors Venus s'abandonnant à la tristesse, se battit le sein de ses mains, & fit enfin toutes les choses que fait faire la douleur, quaud elle est maîtresse de l'ame. Elle voulut couvrir César de la même nuë dont autrefois elle avoit couvert Pâris, pour le sauver des armes & de la furie de Menelas, & par laquelle elle fit en sorte qu'Enée se déroba de l'épée de Diomede. Mais en même-tems, Jupiter qui vit ce qu'elle vouloit faire, lui parla en ces termes: » Quoi, ma fille, pensez-vous donc surmonter le pouvoir invincible de la Destinée? Et pensez-vous être seule plus puissante que tous les Dieux, qui sont contraints de céder à cette fatale nécessité? Entrez dans le Palais des trois Parques, vous y verrez toutes les choses qui doivent arriver au monde gravées sur de grandes tables de fer & de cuivre, qui ne craignent ni le tonnerre, ni le tems, & qui doivent enfin durer autant que l'Eternité. Vous y verrez les avantures de vos descendans imprimées sur un diamant, dont l'invincible dureté est à l'épreuve de tous les siécles. Mais comme je les ai luës, & que j'en conserve la

» mé-

» mémoire, je veux bien vous en faire
» part, afin que vous n'ignoriez pas la des-
» tinée de votre sang. Celui pour qui vous
» êtes en peine, est à la fin des années qu'il
» devoit donner à la terre, & ne peut vi-
» vre plus longtems. Mais il sera reçu dans
» le Ciel, & il aura des Temples sur la
» terre, & par le soin que vous en pren-
» drez, & par la pieté de son fils, qui s'é-
» tant rendu l'héritier de son nom & de
» ses vertus, portera seul le faix de l'Em-
» pire, & nous verra de son parti, & com-
» me parmi ses Soldats, pour vanger la
» mort de son pere. La Ville de Modene
» assiégée & réduite à l'extrémité obtien-
» dra la paix & sa délivrance, de la justi-
» ce de ses armes. Les grandes plaines de
» Pharsale ressentiront ce que peut son
» bras, & les campagnes de la Macédoine
» seront encore arrosées de sang. Il vain-
» cra sur la mer de Sicile ce grand & glo-
» rieux nom de Pompée, qui pouvoit plus
» que cent Légions. Il triomphera d'une
» fameuse * Egyptienne, qui se vantera
» d'être femme d'un Général * des Ro-
» mains; & cette Reine ambitieuse fera en
» vain des menaces de rendre un jour mon
» Capitole tributaire de son Egypte. Je ne
» vous parlerai point de tous ces Peuples
» barbares

* Cleopatre.
* M. Antoine.

» barbares qu'il doit bien-tôt surmonter
» au-delà des rivages de l'une & de l'autre
» mer. Enfin toute la terre habitable sera
» soumise à son Empire, & l'Océan mê-
» me lui rendra obéissance. Quand il aura
» par tout établi la tranquillité & le repos,
» & que toutes choses seront paisibles, il
» appliquera son esprit à donner de la for-
» ce aux Loix, & à les faire triompher.
» Sa justice nourrira la paix que ses armes
» auront fait naître ; sa vie sera la régle des
» mœurs, & son exemple la leçon des
» Princes. Après avoir donné ordre au pré-
» sent, il jettera les yeux sur l'avenir ; il
» choisira pour son successeur le fils de sa
» vertueuse femme, & lui fera porter son
» nom & le fardeau de l'Empire. Mais il
» sera longtems les délices & le bonheur
» de la terre, & ne montera dans le Ciel
» qui lui réserve une place, qu'après avoir
» surpassé les ans de son pere. Cependant
» allez au-devant de l'ame de Jules, qui
» est près de quitter son corps, & faites-
» en un nouvel Astre, afin que le grand
» César ait toûjours l'œil sur le Capitole,
» & qu'il soit dans le Ciel, aussi-bien que
» sur la Terre, le protecteur d'un Empire
» qu'il a rendu si florissant. « A peine Ju-
piter eut-il prononcé ces paroles, que Ve-
nus descendit du Ciel, & se rendit dans le
Sénat

S'nat, où sans être vûë de personne, elle reçut l'ame de César; & avant que cette belle ame se pût confondre avec l'air, & se résoudre en cet élement, elle la porta dans les Cieux. Mais tandis qu'elle la portoit, elle prit garde qu'elle se revêtoit de lumiere, & qu'elle se changeoit en feu, & la laissa aussi-tôt aller. En même-tems cette ame illustre s'étant élevée d'elle-même, prit la forme d'une grande étoile, & se fit voir dans le Ciel avec une lumiere éclatante, & de longs cheveux de flamme. De-là le glorieux César voyant les gestes de son fils, confesse avec plaisir qu'ils sont plus grands que les siens, & se réjouit d'en être vaincu. Et bien que le fils défende de préférer ses actions à celle de son pere, néanmoins la Renommée, qui demeure toûjours libre, & qui n'obéit à personne, l'éleve, malgré qu'il en ait, au-dessus de ce nouveau Dieu, & c'est en cela seulement qu'on lui refuse de l'obéïssance. Ainsi, la gloire d'Agamemnon surpassa la gloire d'Atrée. Ainsi Thesée l'emporta pardessus Egée son pere, & le courageux Achille passa plus loin que Pelée qui lui avoit donné la vie. Enfin pour me servir d'exemples égaux, & pour comparer des Dieux avec des Dieux, ainsi Jupiter surmonta Saturne. Jupiter est Maître des Cieux; Auguste est

Maître de la Terre ; & comme ils sont tous deux peres, ils sont aussi tous deux Rois.
» O Dieux qui accompagnâtes Enée, & à
» qui le fer & le feu ont été contraints de
» céder : Vous * que des vertus héroïques
» ont élevé de la Terre au Ciel, Romulus
» fondateur de Rome ! O Mars, ô grand
» Dieu des batailles, pere de l'invincible
» Romulus ! O grande & sainte Vesta, qui
» avez un Temple dans le Palais de César !
» O Apollon, comme Vesta,* domestique
« d'un si grand Prince ! O vous puissant
» Jupiter, adoré dans le Capitole ! Et vous
» enfin tous autres Dieux, dont il est per-
» mis à un Poëte d'implorer le juste se-
» cours, faites qu'Auguste soit plus long-
» tems homme, & qu'il soit Dieu un peu
» plus tard ; faites enfin que le jour qu'il
» abandonnera la Terre, & qu'il montera
» dans le Ciel, soit lent à venir, & suive de
» loin notre siécle !

* Les Dieux Indigetes, ou les Héros.

* Parce qu'il avoit un Temple dans la maison de César.

Enfin j'ai achevé un ouvrage que le feu, le fer & le tems ne pourront jamais ruiner. Que cette fatale journée qui n'a pouvoir que sur le corps, finisse quand elle voudra le cours incertain de ma vie. Quoique puisse faire la Mort, la meilleure partie de moi-même volera jusques dans le Ciel, & mon nom toûjours triomphant, ne sera jamais effacé de la mémoire de tous

les

les siécles. On me connoîtra par tout où s'étend l'Empire Romain, c'est-à-dire par toute la Terre; & si les présages des Poëtes ont quelque chose de véritable, je vivrai par ma renommée aussi long-tems que l'Univers.

EXPLICATION.

De Jules César converti en Cométe.

SUetone rapporte que pendant les Jeux que l'Empereur Auguste, successeur & fils de Jules César, fit célébrer en l'honneur de ce grand homme, il parut sept jours durant une Cométe. qui se levoit sur les cinq heures du soir: Que le Peuple crut que c'étoit l'ame de César qui avoit été reçuë dans le Ciel: Que par cette raison, on mit une étoile sur la tête des statuës & des images qui le représentoient. Il est aisé maintenant de juger que c'est cette persuasion des Romains, qui a donné lieu à Ovide de convertir César en Cométe, & qu'elle fut cause aussi qu'Auguste fit bâtir à ce Prince un Temple dans la grande Place de Rome. Ainsi il ne reste que de parler de la prétenduë maternité de la Déesse Venus, à l'égard du Fondateur de l'Empire.

Plusieurs Auteurs ont cru que ces sortes de générations étoient l'ouvrage du Démon même, & que les Héros nés d'une Déesse & d'un homme, ou d'une femme & d'un Dieu, étoient enfans d'une succube dans le premier cas, & d'un incube dans le second. Mais pour ne parler que du premier, duquel seul il s'agit ici, est-ce une chose

concevable qu'un esprit, qu'on suppose ne pouvoir animer véritablement un corps, puisse s'acquitter de ce qu'une mere doit faire en ces occasions? Il faut un espace considérable de tems, pour changer la semence humaine en un corps organique, [ce sont les termes d'un Jesuite fameux (*a*),] & pour achever la fabrique merveilleuse de nos corps. Il faut que l'ame végétative agisse sans cesse pour nourrir le Fœtus. Que sçai-je encore? Il faut une infinité d'autres choses. Un Démon peut-il faire ces merveilles dans un corps qui lui est étranger, & qui est sans vie? C'est ainsi que raisonne le sçavant Ecrivain que j'ai cité, dans la quinziéme Question de son second Livre. Cependant l'opinion contraire à la sienne est d'une grande antiquité. Elle étoit fondée, si je ne me trompe, sur ce que plusieurs Peres ont dit, que les Dieux des Payens étoient de véritables Démons, *Dii Gentium Dæmonia*. De-là bien des gens ont conclu que les fils des Déesses avoient des succubes pour meres. De-là la coûtume des siécles barbares, de donner aux Grands des succubes pour ayeules. De-là l'origine fabuleuse de la Maison d'Anjou, qu'on faisoit descendre d'une Sirene, celle d'une Maison distinguée dans la Magistrature de Paris, qu'on fait descendre aussi d'une Sirene, & beaucoup d'autres.

D'autres, après Paracelse, ont pris un autre parti, & voici comme ils raisonnent. Il est des natures moyennes entre les Démons qui ont Dieu au-dessus d'eux, & les hommes qui ont les bêtes brutes au-dessous. Ces Etres ont des corps, des passions, une raison comme nous. D'ailleurs ils en différent par la longueur extraordinaire de leur vie, par l'étenduë prodigieuse de leurs connois-

(*a*) Martin del Rio.

sances

ſances, par la legereté extrême de leurs mouvemens. Ils ſont de quatre ſortes. Les Silphes, habitans de l'air; les Naïades ou Ondines, qui vivent dans les eaux; les Pyralides, ou Salamandres, ou Vulcains, qui demeurent dans le feu; les Pygmées ou Gnomes, qui habitent dans la Terre. Quoique ces quatre eſpéces ne procédent point d'Adam, cependant elles communiquent volontiers avec les hommes, juſques-là qu'ils viennent ſous la forme de ſuccubes en rechercher les careſſes, Les Ondines ſurtout, ſont de cette humeur, parce que, dit-on, leur nature approche aſſez de la nôtre. Elles s'acquittent alors des fonctions des autres femmes; elles les allaitent, elles les aiment, elles aiment leurs maris; il n'y a point de différence apparente entre elles & les autres femmes, & il n'y en a aucune entre leurs enfans & les enfans ordinaires. Le malheur, c'eſt qu'il eſt aiſé & funeſte d'irriter ces épouſes-là, car elles ſont capricieuſes & vindicatives. De-là vient, continue-t-on, que ceux qui avoient eu commerce avec les Déeſſes, qu'on aſſûre être les mêmes que les Ondines, étoient regardés par les Payens, comme devant vivre peu. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondé cet endroit d'Homere dans l'Hymne de Venus, au ſujet d'Anchiſe, qui eut Enée de cette Immortelle.

- - - - ἐπεὶ ὀβριοθαλμιος ἀνὴρ
γίγνεται, ὅς τε θεαῖς εὐνάεται ἀθανατῇσιν.

Haud longævus vir eſt qui Deabus miſcetur immortalibus.

On a vu dans l'article de Romulus, ce que je pense de ces prétendues générations divines. Ainsi il est inutile que je le répéte.

LE